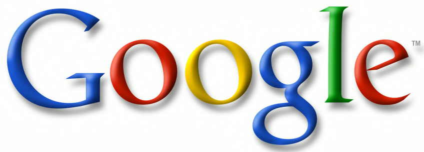
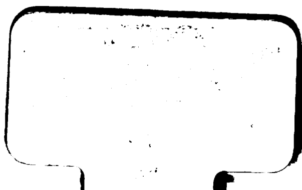



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LES GAYETEZ

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

LES

GAYETEZ

D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



PARIS,

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR.

47, paſſage Choiſeul, 47.

M. D. CCC. LXXI.



AVERTISSEMENT.

CETTE *réimpreſſion des poéſies d'Olivier de Magny a été entrepriſe ſur le texte original de l'auteur, avec la fidélité rigoureuſe qu'impoſe toute tentative de reproduction d'une œuvre rare. Des formes bizarres ont été conſervées parce que, pluſieurs fois répétées dans l'ouvrage, elles ont paru n'avoir rien d'accidentel ni d'erroné. Des expreſſions ſingulières ont été maintenues. Quoique regardées comme fautes de langue par d'eſtimables bibliographes & corrigées dans de récents travaux, elles doivent être reſpectées, parce qu'elles ſe trouvent dans les dictionnaires du commencement du XVIIe ſiècle. La ponctuation elle-même, ſi différente de la nôtre, que des eſprits inattentifs ont cru pouvoir en nier le ſyſtème général, n'a été modifiée que tout exceptionnellement & dans les cas d'erreurs évidentes.*

Quelque exclusive que semble cette méthode de réimpression, elle est du moins la seule qui puisse nous remettre en possession d'une œuvre littéraire dans sa forme originale, & qui fasse d'un livre moderne un document historique. On a trop longtemps admis que la leçon des maîtres de notre langue pouvait être altérée dans sa lettre, & que l'uniformisation des mots, l'emploi de la ponctuation actuelle, enfin le remaniement orthographique du texte n'offraient aucun danger. Des erreurs grossières sont nées de ce système, qui a eu la plus grave influence sur le développement des études philologiques.

L'œuvre poétique d'Olivier de Magny se compose, ainsi qu'on le verra plus loin, d'un grand nombre de pièces adressées, les unes, à des personnages politiques, protecteurs des lettres ; les autres à des poëtes contemporains, demeurés célèbres ou tombés dans l'oubli ; la plupart à des amis de l'auteur. Indépendamment de ces sujets d'informations intéressantes, le texte même, par la singularité de certaines expressions & par l'obscurité de quelques passages, offre ample matière à éclaircissements. Cette édition des poésies de Magny se terminera donc par un glossaire index où seront présentées dans un ordre régulier, les notes de toute

nature qu'un ouvrage en un ſeul volume comporterait logiquement à ſa ſuite. Ce travail accompagnera les Amours *de Magny, qui ſeront publiées après les* Souſpirs *&* les *Odes.*

Olivier de Magny n'a point, de ſon vivant, fait officiellement partie de la pléiade; mais par ſes liaiſons avec ce groupe, par l'eſſence de ſon talent & par l'amoindriſſement hiſtorique de certains poëtes placés aux premiers rangs du cénacle, pour leur ſavoir plutôt que pour leur génie, il a fini par prendre pied dans l'école à laquelle ſe rattache la poéſie moderne, & il eſt aujourd'hui conſidéré comme un de ſes véritables membres. A ce titre, que ſes admirateurs ont uſurpé pour lui, Olivier de Magny mérite d'être étudié des lettrés comme des curieux.





NOTICE.

OLIVIER DE MAGNY eft un des poëtes les moins édités (1) & les plus connus du XVIe fiècle. Les beaux-efprits de fon temps fe font vivement paffionnés pour un de fes fonnets en dialogue, inféré depuis dans le recueil des *Soufpirs*, & commençant par ces vers :

M. *Hola, Charon, Charon, Nautonnier infernal.*
C. *Quel eft ceft importun qui fi preffé m'appelle?*
M. *C'eft l'efprit éploré d'vn amoureux fidelle....*

Les beaux-efprits pouffèrent même fi loin l'enthoufiafme pour ce morceau, que les plus habiles muficiens

---

(1) En dehors des éditions originales mentionnées ci-deffus à leur date, Goujet ne cite qu'une réimpreffion des *Amours*, de 1573, Lyon, B. Rigaud. M. Blanchemain termine en ce moment, par les Odes, la feconde édition des Poéfies complètes de Magny, commencée à Turin, chez Gay, 1869-1870.

de l'époque, & à leur tête Orlande de Laffus, durent le mettre en mufique; & ce fonnet qui avait été beaucoup lu, beaucoup récité, fut encore beaucoup chanté. Ce fuccès, méprifable comme tous ceux dont la mode fait tous les frais, ne caufa point de préjudice au poëte : les parties vraiment belles de fon œuvre foutinrent fa réputation & la portèrent jufqu'à nous.

Olivier de Magny eft né à Cahors, la ville qui nous a donné Clément Marot. Sa mère, Marguerite de Parra, qui aimait les lettres, prit le plus grand foin de fon éducation. Olivier, dans une Ode aux Mufes, a rappelé en détail avec quelle follicitude la défunte avait veillé fur fa jeuneffe & il s'exprime de la forte :

Soubdain que ie ſceuʒ parler,
Elle, pour plus heureux me rendre,
Me fit aux eſtudes aller
Pour les douces lettres apprendre.
Et tant euſt de ſoing de me veoir
Profiter en votre ſcauoir
Que mile fois en ſa preſence
Pour auoir quelque congnoiſſance
De cela que i'auois appris,
Elle me le faiſoit relire;
Ou pour exercer mes eſprits,
Par cueur me le faiſoit redire.

Il fut envoyé de bonne heure à Paris, où fon compatriote Hugues Salel, de Cafals en Quercy, l'accueillit avec bienveillance & le fit fon fecrétaire. Olivier ne pouvait mieux fouhaiter. Son protecteur, poëte fort en cour,

était depuis 1543 abbé de Saint-Chéron, & il mettait la dernière main à fa traduction de l'Iliade d'Homère. Olivier, participant aux travaux favoris de fon maître, fe lia bientôt avec tous les amis du poëte abbé, qui lui donnèrent à leur tour leur patronage. De fon côté, Olivier de Magny ne négligea rien pour fe créer des relations plus conformes à fes goûts. Dépourvu de cet efprit d'intrigue qui de pauvres poëtes faifait alors de riches prélats, il n'avait en vue que la poéfie & fes amours; il leur a facrifié toutes fes ambitions. Il appartenait avec fes amis de province, Lancelot de Carle & François de Charbonier, au théâtre du collége de Coqueret, où Ronfard avec fes condifciples, devant Daurat, leur maître, joua fa traduction de la comédie de *Plutus* en 1549. Quand, deux ans après, le fexagénaire Melin de Saint-Gelais, obéiffant au dépit que nous retrouvons chez Corneille vieilli, contre Racine à fes débuts, attaqua les premiers effais poétiques de Ronfard, Magny prit parti pour fon idole, l'idole de tous, celui qui fut appelé le prince des poëtes de fon temps. Le lecteur trouvera, dans les pièces faifant fuite aux *Gayetez*, les iambes lancés contre le *Mefdifant* (1) & la réponfe de Ronfard au poëte, fon allié. Lorfque des Autels eut réconcilié les deux rivaux, Magny fit fa paix & replaça Melin parmi les poëtes objet de fon admiration. Dans

(1) Voir, fur cette querelle, les nouveaux mémoires d'hiftoire, de critique & de littérature, de l'abbé d'Artigny. Paris, 1752, t. V, p. 202. C'eft par erreur que l'abbé attribue à Ronfard les Iambes d'Olivier de Magny contre Melin.

leur attachement perfonnel pour leur maître, les difciples allaient encore plus loin, & Magny n'était que leur interprète rigoureux lorfqu'il recommandait à Corydon (1), ferviteur de Ronfard, de veiller avec le plus grand foin fur le boire, le manger, le vivre & le couvert du grand homme, dont il lui paraiffait néceffaire que la chambre fût chaque matin jonchée

De mainte fleur blanche & vermeille.

(*Gayetez*, p. 88.)

Cette union des poëtes aboutit aux plus admirables réfultats. De 1550 à 1555, Ronfard donna les quatre premiers livres des *Odes*, les *Amours*, le *Liuret de Folaftries* (2), le *Bocage* & les *Hymnes*. Du Bellay, qui avait, en 1549, publié un recueil de poéfies & l'*Illuftration de la langue françoife*, fit paraître le quatrième livre de l'*Énéide* & une nouvelle édition de l'*Oliue*. Baïf écrivit le *Rauiffement d'Europe*, fes *Amours* & les quatre livres des *Amours de Francine*. Pontus de Tyard produifit le fecond livre de fes *Erreurs amoureufes*, deux de fes difcours philofophiques : *le Solitaire premier*, ou profe des Mufes, & le *Solitaire fecond*, ou profe de la Mufique; la fuite des *Erreurs*, plus un livre de vers lyriques. Pendant

(1) Amadis Jamyn, alors âgé de quinze ans.

(2) Le Liuret de Folaftries a paru en 1553, Paris, Vve Maurice de la Porte. Comme on le verra p. 46 des *Gayetez*, il paffa d'abord pour être l'œuvre d'Ambroife de la Porte, &, malgré la réimpreffion des *Folaftries* dans l'œuvre de Ronfard, fous le titre de *Gayetez*, l'abbé Goujet affirme cette paternité, p. 27, t. XII de fa *Bibliothèque Françoife*.

ce temps, Jodelle attaquait le vieux théâtre français, & fur une fcène nouvelle, lui oppofait un art favant : celui qui nous a laiffé *Cleopatre captiue* & *Didon fe facrifiant*. Belleau, de fon côté, préludait par fa traduction d'Anacréon à des œuvres plus perfonnelles.

Dans cette évolution brillante, Olivier de Magny tient fa place, comme Tahureau & Vauquelin de la Frefnaye. En 1553, il débute (1) par un *Hymne fur la naiffance de Madame Marguerite, fille de Henry II*, & quelques autres vers lyriques; Ronfard avait ainfi commencé fa carrière (2). Peu après, il donne fes *Amours*, fuivis d'un recueil de pièces inédites d'Hugues Salel & précédés des plus hautes recommandations poétiques en faveur de l'auteur & de Caftianire, fa maîtreffe. Un véritable tournoi d'éloges ouvre le livre. Les tenants font Daurat, Jodelle, Ronfard, Baïf, Rémy Belleau & Muret. De moins illuftres joignirent leurs louanges à ce panégyrique : Claude Gruget, le comte d'Alfinois, Eftienne de Navières & Jean de Caftaigne. C'était là, certes, un heureux début.

L'année fuivante, 1554, vit paraître les *Gayetez*, petit livre que la critique compare bien à tort aux *Folaftries* de Ronfard, tandis qu'il ferait plus exact de le rapprocher des *Foresteries* de Vauquelin de la Frefnaye. En

(1) Colletet veut que l'Hymne fur la naiffance de Marguerite ait paru après les *Amours*. Or, ces deux ouvrages étant de la même année, n'y a-t-il pas lieu de donner l'antériorité à l'Hymne, puifque Marguerite, dont la naiffance infpira cette pièce, reçut le jour le 14 mai 1552.

(2) Voir d'Artigny, paffage cité.

effet, la plupart des pièces de ce même recueil font adreſſées aux amis du poëte, poëtes eux-mêmes, demeurés célèbres ou tombés dans l'oubli, & elles conſtituent, ſous leur forme lyrique, plutôt des documents littéraires que des tableaux licencieux.

Cependant Hugues Salel était mort entre la publication des *Amours* & celle des *Gayetez*, laiſſant inachevée ſa traduction en vers de l'Iliade. Par reconnaiſſance pour le premier de ſes protecteurs, Magny revit le chant XI qui n'avait point encore paru, & donna en 1555, chez Ch. Langelier, une édition plus complète de cet ouvrage. En outre, il continua ſa réviſion ſur le chant XII & le commencement du XIIIe, & prépara ainſi la réimpreſſion faite quinze ans plus tard, en 1570, chez Claude Gauthier, avec les deux premiers chants de l'Odyſſée, traduits par Jacques Pelletier, du Mans. L'abbé Goujet (*Bibliothèque françoiſe*, t. IV, p. 15) prétend, contre toute vraiſemblance, que cette dernière édition eſt encore due à Olivier de Magny lui-même. Or, ce poëte n'a pas vécu au-delà de 1560. La cauſe de cette erreur eſt la reproduction en tête de ce livre, vivement attaqué à ſon origine, d'une dédicace dans laquelle Magny tente de juſtifier Salel de reproches assez graves. Les envieux prétendaient que la traduction de l'abbé de Saint-Chéron, aumônier de la reine, avait été faite ſur une verſion latine d'Homère. Olivier de Magny eſſaie d'établir le contraire : « Ie puis d'autant plus, dit-il, aſſurer ce que i'auance que, lorſque Salel traduiſoit & dictoit, i'ai touſiours eſcrit ſous lui ; il eſt vrai que, lorſqu'il préſenta ſes premiers liures au

Roy, il y auoit plufieurs noms propres latinifez, ayant cru qu'il les feroit mieux entendre eftant rendus en latin, qui eft connu de plufieurs, qu'en les laiffant purement grecs, cette langue eftant connue de peu de perfonnes; mais auant de mourir il auoit corrigé ces endroits de fa main & auoit rendu tous ces mots en françois, fur l'auis de Ronfard. »

C'eft à ce moment qu'il faut placer le voyage d'Olivier de Magny en Italie, à la fuite de Jan d'Avanfon, envoyé en miffion diplomatique auprès du pape Jules III par le roi Henri II. En ce pays, il rencontra du Bellay, fecrétaire d'ambaffade comme lui. Ils fe lièrent d'amitié, cherchant vainement la fortune, trouvant la poéfie, comme Régnier, cinquante années après, accompagnant le marquis de Béthune. Rome alors n'était point favorable à nos poëtes : ils en revenaient tous mécontents, & l'expreffion de leurs griefs, quelque vive qu'elle foit, eft moins une plainte d'ambitieux déçus qu'une fatire de la cour & de la fociété romaines. Olivier de Magny rapporta d'Italie un recueil de fonnets, qui fut imprimé en 1557 fous le titre de *Soufpirs*, Paris, Vincent Sertenas, ou Jean Dallier. Cet ouvrage eft, avec les *Regrets* de J. du Bellay publiés en 1558, le journal poétique de deux exilés. Il abonde en révélations inattendues fur l'Italie du XVIᵉ fiècle.

Les points de reffemblance qui exiftent entre ces deux ouvrages méritent d'être notés. Magny a fait connaître dans les *Soufpirs* les habitudes des courtifans romains (*S.* 147). Dans le même fonnet & ailleurs (*S.* 158), il attaque les mœurs de certains prélats ; plus loin, il

raille l'avidité & la corruption des courtifanes (*S.* 160), dont il avait antérieurement (*S.* 82) donné les noms : la Tine, la Fauftine, la Florentine, la Clère, la Moudenine, Paule de Fourly & Lucrèce, & indiqué les pourfuivants parmi fes compagnons : Hérouard, Viard, le Grec, Gohory, Caftin, Saint-Julien, Brageloigne, Duquefnay & Pila. Magny avait de fon côté pour maîtreffe la belle Antonine.

Du Bellay, moins complice de fon milieu (il était fecrétaire d'un cardinal, ce qui, indépendamment de fon caractère propre, l'aftreignait à quelque gravité) voit de plus haut, & fes regards embraffent un plus large horizon. Il paffe en revue les amufements de Rome, le carnaval, les combats de taureaux ; il fignale l'effronterie des courtifanes alors fameufes : la Chaffaigne, la Marthe, la Victoire, les intrigues du conclave & la vénalité des cardinaux ; il montre les poffédées qu'un moine effaie publiquement de délivrer du diable. Comme tous les grands efprits, il a des fimplicités charmantes & fait trouver un mot pour tous les gens du cardinal du Bellay : pour Le Breton, le fecrétaire ; Maraud, qui apprête la falade, & Pierre, le barbier, qui conte des nouvelles du pape & de la ville.

C'eft à la favante notice de M. Marty-Laveaux (Paris, Lemerre, 1867, in-8°) que j'emprunte ces derniers détails. J'y renvoie le lecteur curieux de la fuite des aventures du poëte à Rome ; car, faible un jour, comme Magny le fut toute fa vie, du Bellay devint amoureux d'une certaine Fauftine, dame de la plus grande beauté.

En même temps que j'appelle fur la notice de M. Marty-

Laveaux l'attention du lecteur, je lui recommande, pour compléter le tableau de Rome, les ſonnets inédits de Grévin ſur cette ville. De ces poéſies d'un proteſtant devant les ruines de la grande cité catholique, s'exhale un ſouffle de colère & d'amertume comparable au ſentiment qui anime Magny & du Bellay. Ces ſonnets ont été publiés dans les *Variétés bibliographiques* (Paris, Gay, 1863) de M. Tricotel, érudit infatigable à qui nous devons déjà de nombreuſes découvertes du même genre.

Olivier de Magny revint ſeul en France, & voyagea pendant quelque temps dans le midi. Mais ni ce pays, ni la Suiſſe qu'il traverſa, ne paraiſſent l'avoir charmé. Le paſſage de la vallée du Rhône ſurtout lui laiſſa un ſouvenir déteſté, dont on retrouve l'expreſſion furibonde dans le 149ᵉ ſonnet des *Souſpirs*. Du Bellay n'avait pas montré moins de reſſentiment en pareille aventure. (Voir *Regrets*, ſ. 126 & ſuiv.)

Avant de regagner Paris, Olivier de Magny s'arrêta à Lyon, où il devint amoureux de Louiſe Labé. La Croix du Maine, du Verdier, Bayle & l'abbé Goujet ne font pas connaître cette particularité. Du Verdier & Bayle, qui ſe ſont montrés d'un ſévérité particulière (1)

(1) Du Verdier eſt, à proprement parler, le ſeul médiſant, ſinon le ſeul calomniateur. Ses critiques ont été répétées par Bayle & l'abbé Goujet ſans modifications, ce qui prouve au moins beaucoup de confiance ; mais il était contemporain de la Belle Cordière, & cette qualité en fait un témoin redoutable. Voici ſa dépoſition :

« Courtiſane lyonnoiſe (autrement nommée la Belle Cordiere, pour eſtre mariée à vn bon homme de cordier) piquoit fort bien

vis-à-vis de la belle Cordière, ne lui donnent pas Olivier de Magny pour amant. Cette liaifon a été néanmoins fignalée dans le *Bulletin du Bibliophile*, année 1860, p. 1637, par M. Turquety. Les indices recueillis à ce fujet par ce poëte idolâtre de nos vieux maîtres, font tirés de la reffemblance du 55e fonnet des *Amours* de Magny avec le 2e fonnet (1er fonnet françois) de Louife Labé; de la préfence du nom de Louife dans l'ode d'*Aimer en plufieurs lieux*, que l'on trouve dans le Recueil des odes, l. IV, & dans la Bibliothèque de du Verdier; & enfin de la pièce adreffée à fire Aimon, le mari de la Belle

vn cheual, à raifon de quoy les gentilshommes qui auoient accès à elle, l'appeloient le Capitaine Loys, femme, au demeurant, de bon & gaillard efprit & de mediocre beauté : receuoit gracieufement en fa maifon Seigneurs, Gentilshommes & autres perfonnes de merite, auec entretien de deuis & difcours; mufique tant à la voix qu'aux inftruments où elle eftoit fort duite, lecture de bons liures latins & vulgaires, italiens & efpagnols, dont fon cabinet eftoit copieufement garni, collation d'exquifes confitures; enfin leur communiquoit priuément les pieces plus fecretes qu'elle euft, & pour dire en vn mot, faifoit part de fon corps à ceux qui fonçoient : non toutefois à tous, & nullement à gens méchaniques & de vile condition, quelque argent que ceux-là lui euffent voulu donner. Elle aima les fauans hommes fur tous, les fauorifant de telle forte, que ceux de fa connoiffance auoient la meilleure part en fa bonne grace, & les euft preferés à quelconque grand feigneur, & fait courtoifie à l'vn plutoft gratis qu'à l'autre pour vn grand nombre d'écus : qui eft contre la coutume de celles de fon metier & qualité. Ce n'eft pas pour eftre courtifanne que ie luy donne place en cette bibliotheque; mais feulement pour auoir efcrit. »

(*Bibl. Fra.* Paris, 1773, t. IV, p. 631.)

Cordière. Après avoir groupé toutes ces indications, M. Turquety héſite à en conclure que Magny fût l'amant de Louiſe. Ses ſcrupules le portent plus loin : il accuſe le poëte d'une odieuſe fatuité & il proteſte de la pureté de la Belle Cordière. Il ſemble ici que le panégyriſte s'égare, qu'il oublie la jeuneſſe aventureuſe & guerrière de Louiſe Labé, appelée avant ſon mariage le capitaine Loys, & que, par des concluſions auſſi diſcrètes, il veuille en quelque ſorte ſe repentir d'avoir entrevu la vérité (1).

Dans tous les cas, il perd de vue les déclarations catégoriques de Louiſe dans ſes poéſies, notamment le ſonnet XIII, commençant ainſi :

Oh ! ſi i'eſtois en ce beau ſein rauie !

Et le ſonnet XVIII, dont le premier quatrain dénote une grande ferveur amoureuſe :

Donne m'encor, rebaiſe-moy & baiſe :
Donne m'en vn de tes plus ſauoureus,
Donne m'en vn de tes plus amoureus,
Ie t'en rendray quatre plus chaus que braiſe.

Voici, d'ailleurs, à cet égard un autre jugement ; il

(1) M. Turquety me paraît également perdre de vue la brochure de P. M. G. (Gonon), publiée à Lyon (Rivoire), en 1844, ſous le titre de *Documents hiſtoriques ſur la vie & les mœurs de Louiſe Labé, de nouveau mis en lumière*, in-8 de 34 pages, avec un portrait par Foyatier. L'ode à ſire Aymon s'y trouve comme témoignage de la réputation galante de la Belle Cordière, mais elle n'eſt point encore invoquée comme preuve de liaiſons entre Louiſe & Magny.

ne porte que ſur Magny, mais il eſt à double tranchant, & malgré ſa vivacité, ſa crudité peut-être, il ſera bien accueilli, car il eſt d'un critique rarement en défaut dans l'appréciation des œuvres de l'eſprit & des galanteries littéraires :

« Ce 24 janvier 1866.

« Je vous demande de vouloir bien adjoindre aux ſept poëtes de la pléiade un huitième, Olivier de Magny, un poëte dont les recueils, toujours très-rares, ſe vendent au poids de l'or, & qui est un charmant eſprit ; d'un côté l'ami intime de du Bellay qu'il complète, de l'autre l'amant favoriſé de la Belle Cordière dont il raille le craſſeux mari. Il eſt du vrai groupe central de la pléiade du XVIᵉ ſiècle, & comme mérite & talent il y tiendrait bien le quatrième rang, ſinon le troiſième. Vous voyez, Monſieur, comme je prends à cœur ces choſes.

« SAINTE-BEUVE »

Dans ſa forme brève, cet avis a toute la valeur d'une déciſion plus longuement motivée. Il pourrait, du reſte, pour ce qui eſt de l'éloge du poëte, être accompagné de nombreux extraits de l'œuvre de Magny ; mais ce n'eſt point ici le lieu d'une longue citation, le lecteur ſe contentera donc des vers ſuivants, qui, par leur harmonie & leur beauté, rachètent dans le poëte bien des erreurs d'école & des fautes de goût. Olivier de Magny s'adreſſe à ſon amie : S'il eſt ainſi, dit-il,

qu'on aime encor là-bas,
Et qu'vn amour ſainctement commencé
Ne puiſſe en rien, en rien eſtre offenſé
Du noir tumbeau, du temps ne du treſpas ;

Faſſe la mort ce qu'elle peut ſur moy,
Maulgré ſon dard i'aimeray conſtamment,
Et vif & mort en vous tant ſeulement
Viuront mon cueur, ma puiſſance & ma foy.

Le dernier ouvrage d'Olivier de Magny fut ſes *Odes*, publiées en 1559, Paris, André Wechel. C'eſt auſſi l'œuvre capitale du poëte, celle où il s'eſt le plus vigoureuſement manifeſté. Il avait entrepris la traduction du *Zodiaque de la vie*, de Marcel Palingène; d'autre part, l'éditeur de l'Hymne ſur la naiſſance de la princeſſe Marguerite avait annoncé, ſous le titre des *Veſtales*, un nouvel ouvrage d'Olivier de Magny. Ces divers travaux ne nous ſont point parvenus, & il eſt probable qu'ils ont été abandonnés de bonne heure.

Olivier de Magny, devenu ſecrétaire du roi, après la publication des *Odes*, mourut vers 1560, l'année même dont le premier jour vit ſuccomber Joachim du Bellay. La pléiade était entamée; de plus graves événements devaient encore porter atteinte à ſa grandeur. Ronſard allait, par ſes *Diſcours ſur les miſeres de ce temps*, s'attirer l'animoſité du parti proteſtant, bien autrement redoutable que la jalouſie de Melin de Saint-Gelais & de ſes fidèles. A partir de ce moment, les eſprits, excluſivement préoccupés du perfectionnement artiſtique du drame & de la poéſie, ſe jettent dans l'examen des queſtions religieuſes & politiques. Les poëtes, les ſavants deviennent des prédicants & des polémiſtes. Imbus d'idées ſévères, trouvant chez les pleïadiſants, une langue ſouple, aiguiſée, & dont la paſſion faiſait pour eux un

merveilleux inftrument de combat, ils fe placent d'emblée au premier rang. Quelque riche néanmoins, quelque perfectionnée que foit la langue à leur entrée en fcène, les écrivains proteftants l'enrichiront & la perfectionneront encore. Ils lui donneront des qualités nouvelles, celles qu'une langue reçoit toujours du caractère des hommes qui la parlent & de la hauteur des fentiments qu'elle exprime. Du refte, d'un camp à l'autre, l'entraînement fera complet, les fautes reprochées à Ronfard feront dépaffées par du Bartas & d'Aubigné; mais notre poéfie, fans rien perdre de fa beauté, fera devenue plus virile, plus grande & plus véritablement émouvante.

E. C.



LES

GAYETEZ

D'OLIVIER DE MAGNI

à

PIERRE PASCHAL

Gentilhomme du bas païs de Languedoc.

Non tamen eſt facinus molles euoluere verſus
Multa licet caſtè non facienda legant.
OVID. 2, Triſt.

Auec priuilege du Roy.

A PARIS,

Pour Iean Dallier, demeurant ſur le pont ſainct Michel,
à la Roſe blanche.

1554.



A PIERRE DE PASCHAL.

Mon cher Paſchal, qui l'ignorance
Baniȝ bien loin hors de la France,
Mon cher Paſchal chery des Dieux,
Que i'ay touſiours dedans mes yeux,
Ie te pry, Paſchal, laiſſe arriere,
Pour vn temps ta belle RIVIERE,
Delaiſſe ton Arpin encor
Qui te faict riche en ſon treſor,
Et toute autre viue peincture
Des ſaincts portraicts de la Nature:
Pour oeillader ces vers mignardȝ,
Qu'aux bordȝ des ruyſſeaux trepillardȝ
Qui du mont Parnaſſe deſcendent
Les neuf Pucelles me reſpandent,
Ces vers cheriȝ du Delien,
Et de l'Enfant Idalien,
Ces vers qu'à bon droict ie te donne
Mon Paſchal, ne ſachant perſonne

Qui m'aime & qui me porte mieux
Et dans ſa teſte & dans ſes yeux,
Ne qui plus ſainctement eſtime
Les diuins honneurs de ma ryme:
Voire qui mette en plus grand pris
L'enfantement de mes eſpritz.
Auſſi nul mieux que toy ne guide
Ceſte belle bande Aönide
Au hault de leurs tertres herbuz,
Reſſemblant vn autre Phebus.
Et nul mieux que toy ces Pucelles
N'enflamment de leurs eſtincelles,
Meſme en faiſant ardre ton bruict
Iuſqu'en l'oſcurté de la nuict.
Reçoi donc, Paſchal, & regarde
Ces vers de ma Muſe mignarde,
T'apreſtant mile doux esbatz,
En leurs mignardeletz apaſtz:
Si bien que ton Durban s'apaſte,
De leur blandice delicate,
Y gouſtant du ſucre & du miel
Tel que les Dieux gouſtent au Ciel.
Et vous Pegaſides Déeſſes,
Et toy Dieu, qui ces Chantereſſes
Guides carollant en leur bal,
Faictes que le nom de Paſchal,
Le nom de Paſchal, & mon liure,
Puiſſent, d'age en age reuiure,
Si bien qu'exemptez de mourir
Ilz ne puiſſent iamais perir.

VOEV DV POVRTRAICT DE SA MARGVERITE,

Faict apres le naturel, par le Conte d'Alfinois.

IE veulx Muse aux beaux sourciz
Muse qui rompz mes souciz,
Ie veulz ma doucette cure
Consacrer cette peinture.
Là donc Muse aux beaux sourciz,
Muse qui rompz mes souciz
Là donc ma doucette cure
Consacrons cette peinture.
Mais à qui pour plaire mieux,
Mais auquel de tous les Dieux,
Muse ma doucette cure,
Sacrerons nous la peincture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Sacrerons nous à l'Aurore
Ceste rose, qui colore
Le beau lis de ce beau teinct,
Ou ce poil d'or si bien peinct
Que luy seul en sa peinture
Faict vergoigner la Nature?
Ie crains quel' s'en embrazat,
Ou bien s'en enialouzat,

Et qu'en fin ſa ialouzie
Luy mit en la fantaſie
Vn creuecueur ſi mutin
Quel' nous cachat le matin.
A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Cette flatereſſe grace
Qui treluit en cette face,
Ces deux ſourcilz hebenins,
Ces yeux traitrement benins,
Ce menton, cette bouchette
Mignardement vermeillette,
La ſacreron' nous en don
A la mere à Cupidon?
I'ay peur, Muſe ma mignonne,
Qu'elle auſſi ſoudain ſoupçonne
Qu'on luy donne cautement
Ce merueilleux ornement,
Car voyant ceſte peinture
Qui fait rougir la nature,
Pour la voir dedans les cieux
Admirer à tous les dieux,
Elle auſſi toſt vouldra croire
Qu'on veult amoindrir ſa gloire,
Luy monſtrant ceſte clarté,
Qui fait moindre ſa beauté.
A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peincture

Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Donron' nous au roy de Dele
Ceste guiterre si belle?
Luy sacreron' nous ces nerfz
Qui presque chantent ces vers?
I'ay peur, Muse, qu'il ne laisse
Vostre lyre charmeresse,
Dedaignant de l'accorder,
Pour Iupin en derrider,
Tant cette autre cy plus belle,
Plus mignarde & plus nouuelle
Semble plus propre à charmer
Le soucy le plus amer.
A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Sacreron' nous ma folastre
Les perlettes & l'albastre
De ces doigtz bien arrondiz
A la vierge qui iadis
Reposa dedans la teste
Du dardeur de la tempeste?
Ie crains, Muse mon soucy
Qu'el' ne s'en fachast aussi,
Voyant ceste main greslette,
Ceste main mignardelette,
Qui peult les cœurs arracher,
Voire Arachne reuancher.

A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portrait rarement beau,
Qui nous rit en ce tableau?
La ſacrerons nous au Pere
Qui fit la pucelle mere,
La Pucelle au front ſerain
Captiue en la tour d'aerain?
I'ay crainđte qu'il n'ait enuie
De luy ſouffler vne vie,
Conuoiteux de l'animer
Pour plus conuoiteux l'aimer,
Et pour en faire vne proye
Com' de Ganymede à Troye,
Embelliſſant tous les cieux
D'vn obiet ſi precieux.
A qui donc, ma douce cure,
Sacrerons nous la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Sera ce pour noſtre Conte
Noſtre Conte qui ſurmonte
Auec ſes portraiđz nouueaux,
L'honneur des plus vieilz tableaux :
Meſme l'image ancienne
De la gaye Idalienne,
Par qui le ſiecle paſſé
Apelle a tant careſſé,
Et celle du Roy encore
Qui domta l'Inde, & le More,

Luy ſacrerons nous le beau
Qui nous rit en ce tableau?
Ie crains, Muſe ma mignonne,
Que l'Archerot l'aiguillonne
De ce portraict qu'il a faict
Qu'il a faict ainſi parfaict,
Et qu'ayant ſon ame ateincte,
Il induyſe par ſa pleincte,
Et par ſon pleur trop amer
Les grandz Dieux à l'animer.
A qui donc, ma douce cure,
Sacrerons nous la peinture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Il le fault, mignonne, appendre
A noſtre docte Terpandre,
Sur la pompe de l'autel
De ſon merite immortel :
Non afin qu'il mette arriere
Les beaux yeux de ſa guerriere,
Rempliſſant d'vn doux ſouci
Son ame pour ceſte cy :
Mais à cel'fin qu'il la vante,
Qu'il la vante, & qu'il la chante,
Si bien que l'age auenir
S'en puiſſe mieux ſouuenir.
Car, Mignonne, auec la vie
La gloire eſt auſſi rauie
Soit des Princes, ſoit des Roys,
Sans le luth du Vandomois.

Ie ne veulx pourtant, Mignonne,
Que tout à faict on luy donne,
Qu'on luy donne tout à faict
Ce portraict ainsi parfaict.
A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peincture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Le sacreron' nous, Mignonne.
A l'honneur de la Garonne,
A ce Durban studieux
Compagnon des plus grandz Dieux?
Non Brunette, car i'ai crainte
Tant il en a l'ame ateinte
Qu'il l'emporte auecques luy
Pour nous enfieller d'ennuy :
D'vne portraiture telle,
Non moins belle qu'immortelle,
Languedoc enrichissant,
Et Paris apauurissant.
Bien est il vrai, Mignonette,
Qu'vn portraict ie luy souhaitte,
Vn portraict qui soit ainsi
Parfaict comme cestuy cy,
Afin que cognoistre il face
Que ceste parfaicte face
Ne cede à la Paule en rien
La Paule qu'il cognoist bien,
Quoique Tolose la tienne
Pour seconde Cyprienne

Et que le mesme estranger
S'efforce à la louanger.
Mais à qui, ma douce cure,
Sacreron' nous la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
La donron' nous, ma friande,
A Paschal qui la demande,
Qui la demande ardamment,
Ardamment, incessamment?
Ie crain qu'il n'en mist arriere
Les beautez de sa RIVIERE,
Et que tant l'en offençast,
Que despite en trespassast,
Tant l'ardante ialousie
Peult en nostre fantasie
Nous gardant de rien preuoir
Imprimer de desespoir.
A qui donc, ma douce cure,
Sacreron' nous la peincture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
A toi ma douce Charite,
Ma Charite Marguerite,
Marguerite dont les yeux
Peuuent aueugler les Dieux.
Marguerite ma fleurette,
Ma fleurette, ma perlette
Ma perlette c'est à toy,
C'est à toy que ie le doy.

C'est elle, ma douce cure,
Qui merite la peincture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau.
Là donq, Muse ma nourrisse
Muse mon doux exercice,
Là donc, Muse au doux atraict,
Consacron luy ce portraict.
Sacrons luy ces roses belles,
Ces estoilettes iumelles,
Ce beau poil d'or crespelu,
Puis ce menton fosselu,
Puis ceste main iuoirine,
Ceste bouche cinabrine,
Ce col de neige & de laict,
Et ce beau sein grasselet :
Car c'est ell', ma douce cure,
Qui merite la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau.
N'est ce aussi sa mesme grace,
N'est ce aussi sa mesme face,
Ses sourciz, & son menton,
Et son poil d'or foleton,
N'est-ce sa mesme bouchette,
Mignardement vermeillette,
Son col de neige & de laict
Et son beau sein grasselet?
A qui donc, ma douce cure,
Donrions nous mieux la peinture

Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau?
Heureux mille fois ce Conte
Qui Protogene surmonte,
Heureux Conte d'auoir faict
Ce portrait ainsi parfaict,
Qui n'a craincte de la Parque,
Ny de l'infernalle Barque,
Ny de l'oubly, ny du Temps
Qui nous deuore les ans.
Reçoy donques ma Charite,
Ma Charyte Marguerite,
Marguerite dont les yeux
Peuuent aueugler les dieux.,
Reçoy donc cette peinture
Qui suyt si pres la nature,
Reçoy la, Belle, reçoy
Car elle est digne de toy,
Et toi tant seulement, Belle,
Digne de peinture telle.
Là donc Muse aux beaux sourciz,
Muse qui romps mes souciz
Muse ma doucette cure,
Laissons luy ceste peinture,
Qu'ainsi l'archerot vollant,
De son feu plus violent
La poitrine luy renflame,
Comme il en brusle mon ame,
Et de son trait doux amer
M'espoinçonne de l'aymer.

Adieu donques ma Charite,
Ma Charite Marguerite,
Marguerite dont les yeux
Peuuent captiuer les dieux,
Adieu donc ma mignonnette,
Puis que la gaye brunette,
La pucelle aux noirs ſourciʒ
Celle qui rompt mes ſouciʒ
Ma plus doucereuſe cure,
T'a conſacré la peinture
Du portraict rarement beau
Qui nous rit en ce tableau.

DV RAVISSEMENT DE SON AME.

VN *iour d'eſté, mon ennemie,*
S'eſtoit mollement endormie
Deſſus le bord d'vn ruyſſelet
Qui s'eſcouloit argentelet,
Remply ce ſembloit de la flame
Qui ſort des beaux yeux de ma dame,
Et d'vn ardant amour encloʒ
Souſpirant mille doux ſangloʒ,
Ie la viʒ, & ſur l'heure meſme
Ie ſentiʒ vne ardeur extreme
Qui me força pour l'apaiſer
De m'aprocher pour la baiſer.
Mais, o dieux! que de mignardiſes,
Que de mignardes gaillardiſes,

Que de Graces, que d'Amoureaux,
Voloient comme petitz oiseaux
Sur la bouche & sur la poitrine
De ma Nymfelette diuine.
Pour eulx ie ne laissai pourtant
De faire mon desir contant
Et pour leur mignardelet poindre
Ma felicité ne fut moindre,
Parce que m'abaissant tout doux,
Et m'asséant sur mes genoux,
Ie vins, d'vne ardeur nompareille,
Baisotter sa leure vermeille
Non vne, mais plus de cent fois,
Si douce & douce ie sentois
La douceur de la douce amorce
Dont elle amoindrissoit ma force.
Depuis ne me contentant pas
Des douceurs de ces doux apastz
De ces gaillardes mignardises,
De ces mignardes gaillardises,
Des Graces & des Amoureaux,
Qui voletoyent ainsi qu'oysεaux,
Sur la bouche & sur la poitrine
De ma nymfelette diuine,
Ie vouluz encor retenter
Le moyen de me contenter :
Et vouluz d'vne ardeur nouuelle
Baisotter sa leure iumelle.
Mais las helas ce fut en vain,
Parcequ'el' s'eueilla soubdain,

Et ſoubdain s'enflammant la face
Blaſma l'ardeur de mon audace.
Mais quoy? naguere auparauant
Soufflant & retirant ſon vent,
Ainçois ſon aleine de baſme,
Elle auoit retiré mon ame,
Qui s'eſbatoit ſur ſes oeillets,
Et ſur ſes coraulx vermeilletz.
De ſorte que l'ayant rauie,
Elle m'auoit rauy la vie,
Et de ſorte qu'ainſi rauy
Hors de moy dans elle ie vy,
Depuis ceſte heure tant amie
Que ie l'aperceuz endormie
Deſſus le bord d'vn ruyſſelet,
Qui s'eſcouloit, argentelet
Remply ce ſembloit de la flame
Qui ſort des beaux yeux de ma dame,
Et d'vn ardant amour encloz
Soupirant mille doux ſanglotz :
Et depuis qu'en ceſte heure meſme
Ie ſentiz vne ardeur extreme,
Qui me força pour l'apaiſer
De m'aprocher pour la baiſer.

A PIERRE DE RONSARD.

AVTANT, mon Ronſard, que de roſes
Nous ſont par l'Aurore deſcloſes,
Au Printems, lorſque les Zephirs
Embaſment l'air de leurs ſoupirs:
Autant qu'aux raions de la Chienne
Par la campaigne Libyenne
On void en gaillardes foreſtz
De fruictz iauniſſans de Ceres:
Autant que l'Autonne enfoiſonne
De vins à l'Enfant de Thyone,
Et de raiſins pour atacher
Aux poultres de quelque plancher:
Autant que de greſle & de pluye
Au cours de l'hiuer nous ennuye,
Et qu'on void de glaçons eſpars
Sur la terre de toutes partz:
Autant que de vagues s'irritent
Quand les ventz ſur mer ſe deſpitent,
Et quand le Bouc barbu des cieux
Rameine le temps pluuieux:
Autant qu'au celeſte domaine
On void en la nuict plus ſereine
De feuz des flambeaux alumez
Darder leurs raiz acouſtumez:
Autant qu'Herme deſſous ſes ondes

Roule & vire d'arenes blondes :
Autant que Lucrece en ſes vers
Feinct d'Atomes en l'vniuers,
Et que le Baiſeur de Veronne
De baiſeretz veult qu'on lui donne,
Alors que ſa lire accordant
Ie le vois encor mignardant
Pres de la bouche ambroſienne,
De ſa pucelle Leſbienne :
Autant, mon diuin Vandomois,
Autant de iours, autant de mois,
Autant de ſaiſons retournées
Autant de mil & mil années
Viuront & ſeront honnoretz
Ton nom & tes liures doretz.

A IAN DE HAMELIN.

APRES *tant & tant de doctrines,*
Que les neuf Pucelles diuines
Verſent dans ton ſein, ſur le mont
Qui dreſſe au ciel vn double front,
Voudrois tu bien la peine prendre,
Voudrois tu bien l'oreille tendre
Pour oüyr, Hamelin, les ſons
De ces delicates chanſons,
Que les Nymphes Pegaſiennes
Aupres des ſources Teſpiennes.

Me font allegrement chanter
Pour mes angoiſſes enchanter.
Puiſque l'vne & l'autre Thalie,
Puiſque la royne d'Idalie,
Et les Amours encarqueſez
N'en ont les accords refuſez.
Là donc, Hamelin, ne refuſe
Ce petit labeur de ma Muſe,
Et ne plains quelque heure à loiſir,
Pour en prendre quelque plaiſir.
Si tu t'en contentes, ma France
Peult bien redoubler l'eſperance
Qu'elle a de voir vn iour de moy
Quelque excellent ie ne ſçay quoy :
Tant & tant bien tu ſçais eſlire
L'aigreur & douceur de la lire,
Et tant i'eſtime ſainctement
L'oracle de ton iugement.

A S'AMIE.

MA mignarde Nymfelette
Ma Nymfe mignardelette,
Ma petite dont les yeux
Semblent deux aſtres des cieux,
Ie te ſupply, ma mignonne,
Ma mignonnette Dione,
Ie te ſupply par la foy,
Par la foy que ie te doy,

Que tu me donnes, Maistresse,
De ta bouche enchanteresse,
Mile & mile baisers or',
Et mile miliers encor'.
Non telz qu'en donne à son pere,
Non telz qu'en donne à son frere
La vierge que Cupidon
N'enflamme de son brandon :
Mais telz qu'vne gaie espouse,
De son cher espoux ialouse
Les donne à son cher espoux
S'asseant sur ses genoux :
Ou bien telz qu'vne pucelle
Qui brusle de l'estincelle
De l'amour, donne à l'amant
Qu'elle aime parfaictement.
Donne donc ma mignonnette,
Ma mignonne camusette,
Mile & mile baisers or',
Et mile miliers encor'.
Demydieu ie tressaulx d'aise
Quand tant de fois ie te baise,
Et quand tant & tant de fois
Ce doux aise ie reçois :
Si douce & douce est l'aleine
Par qui i'adouciz ma peine,
Et si douce est la liqueur
Qu'elle espand dedans mon cueur.
Donne donc ma mignonnette,
Ma mignonne camusette,

Mile & mile baiſers or',
Et mile miliers encor'.
Ie hai de baiſer ces marbres,
Ces peintures, & ces arbres
Transformez en mile lieux
En mile images des dieux.
Ta ſeule bouche m'apaſte,
Ta ſeule bouche me flate,
Et ſeule elle peult charmer
Mon ennuy le plus amer.
Donne donques ma mignonne,
Ma mignonette Dione,
Mile & mile baiſers or',
Et mile miliers encor' :
Et me darde ta languette.
Ta languette vermeillette,
Comme, mignarde, tu faiz
En noz paſſetemps plus gaiz.
Dieu deuenu ce me ſemble
Les plus grandz dieux ie reſſemble
Quand ie la ſens fretiller,
Quand ie la puis mordiller
Or dans mes leures deſcloſes,
Or ſur tes leures de roſes
Reſſuçant deſſus ſon bout
Tant de mannes de bon gouſt.
Ainſi que les tourterelles,
Ainſi que les colombelles
Quand, au printemps floriſſant,
Sur vn arbre verdiſſant

Leurs becz elles s'entr'opposent,
Leurs becz elles s'entr'arrosent,
De leurs baisers moitement,
Murmurans doucettement.
Dressons donc ma Nymfelette
Ma nymfe mignardelette,
Mile petitz ieuz mignards
Et mile autres fretillards.
Quand ie te diray, friande,
Repais moy de la viande
Dequoi Ganimede aux cieux
Repait le pere des dieux,
Vien t'en de ta bouche tendre
Vien t'en sur la mienne espandre
Pour me paistre & m'apaiser,
Le nectar d'vn doux baiser.
Le nectar & l'Ambrosie
Qui Iupiter rassasie,
Ne sçauroit paistre mon cueur
D'vne plus douce liqueur.
Là donc, petite friande,
Repais moy de la viande
Dequoy Ganymede aux cieux
Repait le pere des dieux :
Et la bouchelette tienne
Couche à plat dessus la mienne,
Laissant folastrer ma main
Soubz le voile de ton sein,
Ore entre tes deux pommettes,
Ore sur tes deux fresettes,

Puis redoublant ces esbatz
Folaſtrer encor' plus bas,
Et d'vne main plus hardie
Taſter ta cuiſſe arrondie,
Ton ventrelet arrondi,
Et ton petit rebondi,
Si bien que l'aube vermeille,
Ou Phebus, des qu'il s'eſueille,
Folaſtrans nous puiſſe voir
Du matin iuſques au ſoir.

A DENIS DVRANT.

T*OVTES les fois que i'aperçoi*
Ma nymfelette aupres de toi,
Qui te tend à demy farouche
Sa petite vermeille bouche,
Lorſque captiue ſoubz ta main
Ie te voi, fierement humain,
Forcer ſa leure cramoiſie
A te donner de l'ambroſie :
Toutes les fois que i'apperçoy
Ces douces faueurs, ie conçoy
Vn regret ſi chauld, qu'il renflame
Tous les ſentimens de mon ame,
Non point pour la voir plaindre tant
De quoy tu la vas baiſottant,
Ny pour la voir encor' en peine
De quoy ſa defenſe eſt ſi vaine,

Et moins pour encores la voir
Contre toy ſi fort s'eſmouuoir,
Mais d'vn chauld regret qui renflame
Tous les ſentimens de mon ame,
Pour me voir priué du moyen
D'auoir iamais vn pareil bien.

AVX NYMPHES DE HEVZE,

Pour Mignard le chien de ſa dame.

NYMPHES qui m'accompagnez,
Nymphes qui ne dedaignez
Oüyr mes chanſons ſucrées
Sur ces verdelettes prées,
Venez Nymphes aux beaux yeux,
Nymphes mignonnes des dieux,
Venez ouyr ſur ces prées
Mes chanſonnettes ſucrées.
Venez car ie veulx chanter
Pour mes ennuyz ralenter
Et pour refreſchir ma flame,
Le petit chien de ma dame :
Son petit chien qui vault mieux
Que celuy qui flambe aux cieux,
Son petit Mignard qu'elle aime
Cent fois plus que ſon cœur meſme,
Ce mignonnet qui la ſuit,
Ce mignonnet qui s'enfuit

Soubz la cotte de la belle
Quand doucement ie l'apelle,
Ores mes doigtz retaſtant,
Ores en le mignotant
D'vne flateuſe careſſe,
Or d'vne voix pipereſſe
Or ſiflant eſtrôitement
Comme vne huyſtre en ſe fermant.
Venez donc Nymfetelettes,
Venez donc mignardelettes,
Venez, car ie veulx chanter
Pour mes ſoucis enchanter
Et pour ralenter ma flame
Le petit chien de ma dame:
Ore d'vn vers doux ſonnant
Ses oreilles blaſonnant,
La coiffure de ſa teſte,
Or l'argentine ſonnette
Qui tintinne dans ſon col,
Or ſon poil blanchement mol,
Or ſes yeux, ores ſa queue,
Mignardement houpelue,
Bref, toutes celles beautez,
Toutes celles gayetez,
Qui le font cognoiſtre digne
D'eſtre au ciel vn nouueau ſigne.
Que pleuſt aux dieux que mes vers
Euſſent en leurs plis diuers
De ce grand Ronſard qui dore
Notre ſiecle qui l'adore

Et les graces & la voix :
Ou du Conte d'Alſinois
La main qui ſçait au vif peindre,
Tout cela qu'elle veult feindre !
Ie iure par ces beaux prez
Par ces ruiſſelez ſacrez
Et par ces ſainctes collines
De noz campagnes voiſines,
Que ie le depaindroi tel
Qu'il en ſeroit immortel.
Mais venez Nymfes bellettes,
Belles Nymfes doucelettes
Venez donques, car ie voi
Ce Mignard qui vient à moi
Pour oüyr ma douce lyre
Sentant bien que ie le tire,
D'vn chant doucettement fort
Hors des perilz de la mort.
Ah le voicy qui me flatte !
Ah le voicy qui me gratte !
Et fretille entre mes pas,
Pour monter entre mes bras.
Toutefois ie vous le laiſſe,
Parce que i'oi ma maiſtreſſe
Qui m'apelle, & qui veult bien
Vous laiſſer ſon petit chien,
Afin que chacune admire
Ce que ie n'en puis eſcrire.
Adieu donc, petit Mignard,
Petit mignon fretillard,

Puis que ma nymfe mignarde
Ma petite fretillarde,
Mon petit fiel adoucy
Veult que ie te laiſſe icy
Pres de ces Nymfes compagnes,
Qui par ces belles campagnes,
Par ces prez & par ces bois
Daignent imiter ma voix.

A ESTIENNE DE NAVIERES.

DES que ton Simon m'eut conté
Ce qu'on contoit de ta ſanté,
Meſme le danger, où ta vie,
Pendoit triſtement aſſeruie,
Ie ſentiz gliſſer dans mes os
Vn tel glaſſon, que le repos
Tout auſſi toſt, mon cher Nauieres,
S'en vola loing de mes paupieres.
Donc, dis-ie adonc, l'horrible mort
Fera ſentir l'horrible effort
De ſa fiere faulx dompteresſe,
A la floriſſante ieuneſſe
De ceſt amy, qui m'aime mieux
Que la prunelle de ſes yeux?
Donc Phebus qui ia par le monde
Luy faiſoit d'vne bouche ronde
Si bien contrefaire ſa voix

En vers Grecz, Latins & François,
Doncques Phebus, disois-ie encore,
N'aura soing de qui le decore,
Et lairra cestuicy perir
Par paresse de le guerir?
Mille & mille autres pleinctes telles
Ie sanglotois pour ces nouuelles,
Lors qu'à moimesmes odieux
Ie pardonnois à peine aux dieux.
Mais voicy l'heureuse iournée
En qui ta santé retournée
Me rend ma premiere couleur,
Ainsi qu'vne vermeille fleur
Que l'ardeur du chauld descolore,
Reprend la sienne soubz l'Aurore,
Ou soubz Phœbé quand elle luyt
Humide au serein de la nuict.
Iamais Nauieres, vn bon pere,
Lors que chez luy moins il espere
D'estre iamais accompagné
De son cher enfant esloigné,
Ne sentit vn aise semblable
Lors qu'il reuient, & qu'en sa table
Il luy conte par le menu
Qui l'a si long temps detenu:
Que l'aise extreme où ie me treuue,
Que l'allegresse que i'espreuue,
Pour rauoir mon premier repos,
Et te voir si sain & dispos.
Là donc puis que les dieux te gardent,

Et puis que ta mort ilz retardent,
T'arrachant presque du tombeau,
Garde d'esteindre le flambeau
Qui si lentement te ralume,
Reuiuant comme de coustume,
Comme de coustume contant,
Et m'aimant, Nauieres, autant
Que tu soulois, ains que ta vie
Pendist au danger asseruie.

A SA GRACE.

Q*VICONQVE dist que la Cyprine*
Fille de l'escume marine,
N'a que trois Graces seulement,
Erre trop ignorantement,
En oubliant vne en son conte
Qui les trois Charites surmonte:
Vne Grace, qui de son teinct
Les Lis & les Roses esteinct,
Et de qui les blondettes tresses
Font honte aux plus blondes déesses:
Vne Grace de qui le riz
Peult derrider les plus marriz,
Et de sa voix doucement forte
Ranimer vne chose morte:
Vne Grace, dont les sourciz
Sagettent mille doux souciz,

Et de qui la vermeille bouche
Flateroit vn Scythe farouche.
Puisse donc nostre age vanter,
Puisse donc nostre age chanter
La faueur & l'heur qu'il embrasse,
Pour ceste autre nouuelle Grace,
Tant la beauté de ses beaux yeux
Propres à captiuer les dieux,
Et tant sa belle face blonde
Emperle & decore le monde.
Et toy Grace, pour qui ie faiz
Ces vers mignardement parfaictz,
Reçoy ma mignarde mignonne,
Les estreines que ie te donne,
Non de ces vers, mais de mon cueur,
Que ton œil doucement vainqueur.
Captiue doucement & geisne
Doucement d'vne douce peine.
Mais il fault aussi qu'en prenant
Ce que ie t'offre maintenant,
Tu me donnes douce inhumaine,
Le tien aussi pour mon estreine.
Là donc, Grace, donne le moi,
Là donc recompense ma foi,
Me donnant, douce Nymfelette,
Ceste autre estreine doucelette,
Afin que toy viuant du mien,
Ie viue, mignarde, du tien,
Et que nous dressions vne vie
De qui les Dieux prennent enuie,

Non de nostre heur enialousez
Mais bien ardamment embrasez
D'en commencer au ciel ensemble
Vne qui la nostre resemble.

A ESTIENNE IODELLE

Parisien.

ENCOR *que mon luth Quercinois,*
Soubz le pinsement de mes doigtz,
Des sons, par la France, ne rende
Dignes de merueille si grande,
Que ceulx que i'enten resonner
Alors qu'il te plait de sonner,
Et mile passages eslire
Sur les nerfz diuins de ta lyre :
Ie ne veulx delaisser pourtant,
Mon luth encore retentant,
Parmy ces douces amourettes,
Et parmy ces belles fleurettes
Qu'en mon Auril i'emaille ainsi,
D'esmailler pour toy ceste cy,
Seulement pour vn tesmoniage
Que ie veulx porter à nostre age,
De cest heureux estonnement
Donc ie contemple heureusement
Les heureux subiectz que tu trasses
Tant amy bienheuré des Graces.

Mais comment les pourrois-ie voir
Si, contre tout iuſte deuoir,
Tu nous caches leur excellence
Soubz vn trop obſtiné ſilence?
Tu la caches, mais ie la voy
Moins de ton gré que maugré toy,
Et voy maint autre en ſon Autonne
Qui la regarde, & qui s'eſtonne
Comme moi, de voir en ſon temps
Des fruictz ſi meurs en ton Printemps.
Auſſi les dieux dont les largeſſes
T'ont prodigué tant de richeſſes,
Ne veulent qu'il ſoit obſcurcy,
Ains veulent qu'il ſoit eſclarcy,
Et que la France ſe reſente
De ſa felicité preſente.
Là donc, ne te fay tant de tort,
Que le traict de la palle mort,
Qui ſecretement nous menaſſe,
Aux enfers deſcendre te face,
Sans auoir premier eſuenté
Cela que ta Muſe a chanté:
Afin, Iodelle, qu'en ta vie
(Maugré l'ignorance & l'enuie)
Tu dreſſes toymeſme l'autel
Où pendra ton nom immortel:
Et que l'atente de ta Seine
Ne luy ſoit ſi froidement vaine
Qu'elle ne puiſſe vn iour par toy
Surmonter des fleuues le Roy.

Le dernier des labeurs d'Alcide
Ce fut le labeur Atlantide,
Il souſtint le ciel, & les dieux
Pour guerdon le mirent aux cieux.
Auſſi le dernier de tes œuures
C'eſt vn Diſcord, tu nous deſcœuures
Par les ſons d'vn diuin accord,
Ce que fit iamais le Diſcord:
Et la France au ſon de ta corde
Commence vne honneſte diſcorde
Encontre toi, pour trop te voir
Cacher les fruictz de ton ſçauoir.

A DENIS DVRAND.

PATROCLE *en la guerre des Grecz,*
Fit enfanter mile regretz
Au cueur vaillant de ſon Achille,
Alors qu' Hector victorieux
Luy ſilla le iour de ſes yeux,
Soubz vne cuyraſſe inutile.
Auſſi mile & mile ſanglotz
Et mil & mil ſoupirs encloz
Dedans ma bouillante poitrine,
I'enfantay, Durand, triſtement
Alors que de ton partement
Ie gouſtay l'amere aluyne.

Alors que toymesmes en dueil
Ayant presque la larme à l'œil,
Tu prenois congé de ta dame,
Souflant d'vn baiser sauoureux
L'aigre-doulx venin amoureux
Iusque au plus profond de son ame.
Mais or qu'il semble que les dieux
Et que le ciel soit curieux
De faire contante ma vie,
Et que ie voy de tous costez
Mes vielz ennemys endantez
Se paitre en vain de leur enuie,
Mesmes ores que i'ay tant d'heur
De voir la Royalle grandeur
De nostre Royne ta maistresse,
Et que ie vien, d'vn libre pas,
Ceindre tes flancz de mes deux bras
Tout rauy d'extreme allegresse :
Ie gete aux Gettes, ou plus loing,
Les durs ennuys, & l'aigre soing
Qui ma franchise ont bourrelée,
Et ne veulx iamais plus en rien
Me chaloir du mal, ne du bien.
De la fortune escheuelée.
Bien veulx-ie suyure les neuf Seurs,
Voire abreuuer de leurs douceurs
Mon ame ardamment alterée,
Et ores, Durand, te donner
Le chant que ie vien de sonner
Sur ma guiterre enamourée.

Là donc, Durand embrasse moy :
Car ie te promets que la foy
De nostre amitié ferme & saincte,
Ne par l'oubly, ne par la mort,
Ne par le faucheur le plus fort
Ne pourra iamais estre esteincte.

SOVHAIT QV'IL FAISOIT AVX CHAMPS, SE SOVVENANT DE SA DAME.

TANDIS que ie me promeine
Parmy cette belle pleine
Et qu'en resuant ie m'en vois
Promener parmy ces bois,
Ie sens couler dans mon ame
Vn souuenir de ma Dame
Qui me faict aussi soubdain
Faire vn tel souhait en vain :
Pleust au dieu par qui i'essaie
Quelle est l'amoureuse plaie,
Que celle qui m'a rauy,
Celle qui tient asseruy
Tout le bon-heur de ma vie
Heureusement asseruie
Fut ores auecque moy,
Pour effacer mon esmoy,
Et pour m'estre aussi traictable
Qu'elle est belle & souhaitable.

Vrayment s'il estoit ainsi
Ie suis seur que le soucy
Dequoy i'ay la teste pleine,
Ne me feroit plus de peine:
Si bien d'vn double baiser
Ie le sçaurois appaiser.
Puis la prenant soubz l'aisselle,
M'en irois auecques elle
Dans la forest bien auant,
Et là mieux qu'auparauant,
Et d'vne plus douce feste,
I'arracheroy de ma teste
Ce soing durement enclos
Qui me trouble le repos.

A COSME DE LOMENIE.

MVSE, *mere de ma chanson,*
Va voir ce petit enfançon,
Ce petit Cosme Lomenie
A qui la doulce Polymnie,
Et le blond Apollon encor,
Donnerent vne lyre d'or
Des le iour & l'heure premiere
Qu'il vit la commune lumiere,
Afin qu'il chantast quelquefois,
La gloire des dieux & des Rois,

Acablant d'vne braue outrance
La force & l'effort d'ignorance.
Va le voir, & d'vn vers plus doux
Que n'est le sucre, ou le miel roux
Que fait la mousche mesnagere,
Quand elle a d'vne æsle legere
Voleté long temps au matin,
Et sucé la rose & le thin:
Chante luy qu'il porte en sa face
Ie ne sçay quelle douce grace,
Et ne sçay quoy dedans ses yeux,
Qui ne peult que venir des dieux.
Chante luy que tes Sœurs compagnes
Laissent leurs eaux & leurs montagnes,
Pour venir tout expres ça bas
L'apaster de leurs doux apastz,
Et que les vierges d'Orchomene
Laissent leur mere Eurydomene,
Pour le cherir sur leur giron,
Ou tousiours estre à l'enuiron.
Chante luy l'ardente esperance
Qui brusle le cœur de la France,
Attendant qu'il puisse tanter
L'archet de sa lyre, & chanter
D'vne bouche rondement pleine
Quelque subiect de longue aleine,
Si bien que l'Attique & Romain
Luy voyent trasser de sa main
Ie ne sçay quoy, dont la mémoire
Surmonte l'vne & l'autre gloire.

Apres auoir chanté cecy
Va ten, Muse mon cher soucy,
Va ten au Pere & le rechante
D'vne voix autant allechante.
Mais diz luy qu'au terme prefix
Que Iunon fit naistre son filz,
Mille rossignolz en sa couche
Vindrent sur sa petite bouche
Degoiser mile & mile sons
De mile mignardes chansons:
Tandis que mile & mile abeilles
Bruyant mile douces merueilles
Dessendoient, tout expres, du ciel
Pour combler sa bouche de miel.
Depuis tes Compagnes l'osterent
A sa nourrisse, & l'emporterent
Au feste des tertres iumeaux,
Sur le bort des doctes ruysseaux,
Et là de mainte fueille verte
Sa teste fut ceincte & couuerte,
Apres auoir laué son cueur
D'vne pegasine liqueur.
Ores ceste troupe le garde,
Le cherit, l'apaste & regarde
Que les loups sortans de ces bois
Ne viennent enrouer sa voix.
Tandis i'aperçoi son enfance
Se changer en crespe iouuence,
Et voi son printems qui meurit,
Ainçois qui ia desia fleurit:

Et bien toſt, ainſi que i'eſpere,
Ie la verray deuant ſon pere
D'vne Lire & d'vn pouce prompt
Luy faire raieunir le front,
Alors qu'aſſis dans vne chaiſe
Ie le verray remply d'vn aiſe,
Qu'on ne pourra parangonner,
Pour l'ouyr ſi bien fredonner.

AVX NYNFES DV LOTH,

Pour careſſer Paſchal paſſant par Cahors.

NYMFES du Loth, qui ſoubz ſes ondes
Treſſez voz cheueleures blondes
D'vn doigt pallement coloré,
Saillez de vos ſeiours humides,
Pour oüyr de mon luth doré
Les ſons par qui les Pegaſides
Me rendent en France honnoré.
Et bien qu'encor ie ne repande
Les ſainctz honneurs de voſtre bande,
Les faiſans bruyre en l'vniuers,
N'en plaignez Brunettes, l'atente,
Puis que de mes accords diuers
Les dieux iuſqu'au ciel ie contante
Les paiſſant du miel de mes vers.
Car ſi mon empriſe n'eſt vaine,

I'iray bientost des bords de Seine
Sur voz riuages amener
Les Vierges qu'enfanta Memoire,
Pour voz merites fredonner,
Et faire qu'en bref vostre gloire
Puisse la terre enuironner.
En ce pendant, Nymfes sacrées,
Allez dans voz plus belles prées,
Moissonner les plus belles fleurs,
Afin d'en enioncher les places
Par où le chantre des neuf Sœurs
Paschal, le bien aimé des Graces
S'en va gouster de voz douceurs.
Nul mieux que luy ne peult aquerre
Quelque bonheur à nostre terre,
La faisant bien vouloir aux Dieux,
Et nul mieux que luy ne reuelle
Les secretz mysteres des cieux,
Ni nul de la Muse eternelle
Le hault vol ne balance mieux.
Monstrez vous donc, Nymphes mignardes,
Monstrez vous librement gaillardes,
A l'arriver de mon Paschal,
Et sur la montaigne prochaine,
Ou dessoubz les vmbres d'vn val,
Ou par l'estendu de la pleine,
Commancez de mener vn bal.
Et celle d'entre vous qui chante
D'vne bouche plus allechante,
Anime quelque hymne nouueau,

Vantant la faconde diuine
Qu'il beut ſur le double coupeau,
Et ceſte admirable doctrine
Qui le faict maiſtre du tombeau.
Naguiere, Mignonnes, vous viſtes
L'autre mignon des trois Charites,
Son Durban l'ornement françoys :
Paſchal, Nynfes, vous voiez ores,
Vous voiez l'autre Arpin ainçois,
Et bien toſt vous verrez encores
Voſtre nourriſſon Quercynois.
Ainſi puiſſiez vous bien heureuſes
Vn iour ſur voz riues herbeuſes
Mon cher Panias aperceuoir,
Mon cher Panias que ie deſire
Nymfes ardamment de reuoir,
Non moins qu'ardamment ie l'admire
Pour ſes vertus & ſon ſçauoir.

D'VNE ROSE

CVEILLIE LE PREMIER IOVR DV MOIS DE MAY.

A Pontus de Tyard, Maſconnois.

VN iour comme l'aube en riant
Saffranoit le ciel d'orient,
Ie viz vne vermeille roſe
Dans vn iardin demy deſcloſe,

Qui me ſembla digne du ſein,
Ou des cheueulx, ou de la main
De la pucelette diuine,
Qui m'ard le cueur & la poitrine :
Parquoy m'abaiſſant doucement
Ie la cueilliz ſoubdainement :
Mais ie ne l'euz preſque amaſſée,
Que ie vis demy recourſée
Ma Nynfe d'vn coſté ſaillir
Venant auſſi pour la cueillir.
Toutefois las helas ſa peine
Et ſon entrepriſe fut vaine :
Si bien qu'elle entrant en eſmoi,
Reſta confuſe aupres de moi,
Tout ainſi qu'vne Tourterelle,
Ou tout ainſi qu'vne Arondelle
Quand elle a cherché longuement
Quelque petit nourriſſement
Pour ſes petitz, & qu'elle cuyde
Leur en remplir le ventre vuyde
Douloureuſe & triſte deuient
Lors qu'à plain vol elle reuient,
Et ne void comme de couſtume
Rien dansſ on nid que de la plume
Depuis ma Pucelle voiant
Que ie m'alois esbanoyant
De ceſte roſe vermeillette,
S'en vint vérs moi mignardelette
Et me baiſant plus de cent fois
Me dict d'vne doucette voix :

Si tu ſentiz onques en l'ame
L'ardeur de l'amoureuſe flame,
Ie t'adiure de me donner
Ceſte roſe, pour en orner
Le beau chapellet que i'apreſte
Pour orner l'honneur de ma teſte,
Et ſi tu le fais deſormais,
Mon cher Magni, ie te prometz
Pour les filles d'Eurydomene,
Par la Déeſſe qui les mene,
Et par celuy d'entre les dieux
Qui domte le maiſtre des cieux,
Ie te prometz, quoy qu'il aduienne,
N'eſtre iamais autre que tienne,
Et te prometz qu'autre que toy
Ne ſera ſeigneur de ma foy.
Dez qu'elle eut finy ſa parolle,
Ie ſentiz l'Archerot qui volle
Desbander vn traict d'or vainqueur
Qui perça l'vn & l'autre cueur:
Et ſoubdain ie tendy la roſe
Non encor qu'à demy deſcloſe,
Et la doucette auſſi ſoubdain
La print doucement de ma main,
Toutefois ainsque de la tendre,
Et deuant qu'elle la vint prendre,
Ie luy dy, par le Delien,
Et par le chœur Caſtalien.
Genre des Dieux & de Memoire,
Ie te pry, ma Nymfe, de croire,

(Si ie ments puisses tu tousiours
Estre rebelle à mes amours)
Que iusques à tant que la Parque
M'enuoie en l'infernale Barque,
Ie ne cesserai de t'aimer,
De t'honnorer, de t'estimer,
Et maugré la despite enuie
T'auoir plus chere que ma vie.
Voilà comment vn beau matin
Ie gaignay dans vn beau iardin
Le cueur de ma Nymfe adorée
Par cette rose côlorée,
Que ie vien ores de sonner
Sur mon Luth, pour te la donner:
Afin, Pontus, que tu la mettes
Au carreau des fleurs vermeillettes
De ton parterre Masconnois.
Qu'ainsi puissai-ie quelque fois
Acorder si bien sur ma lyre
L'estonnement dont ie t'admire,
Que ie me puisse à droict vanter
D'auoir sceu ta gloire chanter.

DE LA CONVALESCENCE DE MICHEL PIERRE DE MAVLEON.

SVS sus, Garson, donne ma lyre,
Et t'en vien pour m'aider à dire

Vn chant qui porte iusqu'aux cieux
Vn grand merciz à tous les dieux,
Puis qu'ilz n'ont voulu mettre arriere
L'humble vœu de nostre priere,
Et qu'ilz daignent chasser bien loin
Nostre tristesse & nostre soin.
Sus, sus, Amys, que toute pleinte
Demeure en voz bouches esteinte,
Changeant ces lamentables sons
En mille ioieuses chansons.
Et toi docte & saincte Tolose
Ne sanglotte plus, & n'arrose
Desormais, du lac de tes pleurs,
Ces prez, et ces nouuelles fleurs,
Les bons dieux n'ont mis ta priere
Non plus que la mienne en arriere,
Et non moins que de moi bien loin
Chassent ta tristesse & ton soin.
Voicy ton Durban qui t'honnore
Qui vit & qui ne laisse encore
Par le traict de la mort malin,
Ton cher Languedoc orfelin.
Voilà la fieüre enuenimée
Qui trop ardamment animée
Luy cuidoit haster le trespas,
Qui s'enfuit boiteuse là bas.
Voilà son front, voilà sa face,
Qui reprend sa premiere grace,
Et le palle honneur de son teinct
Qui desia desia se repeinct.

Sus donc, amis que lon commence
En rond vne gaillarde danse,
Et qu'on chante vne hymne en l'honneur
Des dieux par qui vient ce bon heur.
Qu'on face mille railleries,
Mille folastres iaseries,
Qu'on dresse mile & mile ieux
Contre noz souciz outrageux.
Si bien que ceste fiere angoisse
Iamais plus ne nous apparoisse,
Et que ces antres & ces bois
S'egayent aux sons de noz voix.
Ne voyez-vous, Bande connue,
Le roy des dieux, l'assemble-nue
Qui, de nostre aise soucieux,
Rassereine l'air & les cieux?
Ne voyez-vous Phebus encore,
Ne voyez-vous comme il redore
Ce iour tant heureux & tant beau
Des raiz dorez de son flambeau?
Ne voyez-vous, tourbe diuine,
La Garonne, qui s'achemine,
Plus roide & plus claire en la mer
Pour son bon heur y parsemer,
Afin que le vent hors de l'onde
Le resouffle encores au monde
Et que le monde à l'aduenir
S'en puisse encores souuenir?
Voyez le ciel ce grand chef d'œuure,
Qui deça, qui de la desqueuure

Sa face & son front raboté.
Voyez, voyez d'autre costé
Tant de roses freschement nées,
Qu'il repand sur les Pyrenées,
Tesmoignant quel bien est celuy
Que nous receuons auiourd'huy.
Sus donc, amys, qu'on recommance
En rond vne gaillarde danse,
Et qu'on chante vn hymne en l'honneur
Des Dieux par qui vient ce bon heur.
Qu'on face mille railleries,
Mile folastres iaseries,
Qu'on dresse mile & mile ieux
Contre noz soucis outrageux.
Et toi de qui la France s'orne
Docte Paschal, ne sois plus morne,
Sors de ta chambre, & vien icy
Comme nous meurtrir le soucy.
Vien t'en danser, vien t'en esbatre
Auec ceste bande folastre,
Et t'en vien dresser les autelz
Promis aux grandz dieux immortelz.
Nostre cher Durban, ton cher Oreste,
Nostre cher Durban tout celeste,
Des dieux & des cieux le tresor
Reuit sain & gaillard encor.
Voilà sa fieüre enuenimée
Qui, trop ardamment animée,
Luy cuidoit haster le trespas
Qui s'enfuyt boiteuse là-bas.

De faire en sorte que tu puisses
Voir ces folastres exercices,
Afin, la Porte, que tous trois
Folastrions ensemble à la fois.
Et que ton liuret ie te paye,
D'vne recompense aussi gaye,
Que ie te donne gaiement
Ces gayetez en paiement.

A S'AMIE.

ET quoy, ma Nymfette sucrée,
Les vers de ma Muse sacrée,
Les vers mignards qu'elle a chanté,
Ont ilz ton esprit enchanté
Iusques à, Mignarde, te rendre
Conuoiteuse de les aprendre?
Le miel de leur saincte douceur,
Leur miel des tourmens effaceur,
A il si bien oingt tes oreilles,
Qu'il t'enchante de mes merueilles,
Et te face ainsi faire cas
De tous mes fredons delicatz?
Vraiment, ma Nymfette sacrée,
Puis que ma Muse te recrée,
Et puis que tu fais ainsi cas
De tous mes fredons delicatz,

Ie te prometz, Nymfe sucrée
Par les beautez de Cytherée,
Par les traictz & par le brandon
Du petit archer Cupidon,
Ie te prometz de ne rien dire
D'oresnauant dessus ma lyre
Qui puisse les Dieux contenter,
Sans à tes yeux le presenter.
Mais aussi si ie te voi lire,
Et lisant, si ie te voi rire
Tremoussant de contentement,
Ie veulx qu'aussi soubdainement
Ta bouche tu me viennes tendre,
Pour vn doulx baiseret en prendre,
Nous faisant en vn mesme tens
Tous deux egalement contens.
Veulx tu pas donc, Nymfe mignarde,
Nymfe chastement fretillarde,
Pour desraciner mon soucy
Veulx tu pas donc qu'il soit ainsi?
Là donques, Nymfette mignarde,
Nymfe chastement fretillarde,
Pour desraciner mon soucy,
Dis moi que tu le veulx ainsi.
Et tu m'orras si tu l'accordes
Contr'accorder si bien les cordes
De mon luth, en chantant ton bruict,
Quel's t'exempteront de la nuict.
Mais aussi, Nymfe semillante,
Si tu pensois apparoir lente

A ce complot me consentir,
Tu t'en pourrois bien repentir.
Par ce que voluntiers la Muse
Se fache quand on la refuse,
Et que le refus d'vn baiser
Ne la peult iamais appaiser.
Tant & tant elle se despite
Quand elle se void escondite :
Ou, quand trop longtemps on attend
D'accorder ce qu'elle pretend.
Là donc, ma petite colombe,
Là donc ma petite, ne tombe
En tant d'erreur que de vouloir
Mettre la Muse à nonchaloir :
Puis que ceste saincte Pucelle
Te peult faire viure immortelle,
Faisant vn iour de tes beaux yeux
Deux belles estoilles des cieux,
Et que tu peulx embler son ame
D'vn baiseret confit en basme,
Baiseret tel que ie t'en vois
Donner à ton frère par fois,
Alors que, sagement folastre,
Ie le voy, Nymfette s'esbatre
A cuillir des lis argentez
Sur ta bouche de tous costez.
Quant à moy, ie t'ose promettre
Si tu le fais, de faire vn metre,
Qui maugré la rigueur du temps
Eternisera ton printemps,

Faisant apparoistre ta face
Qui le nacre & l'iuoire efface,
Aussi belle au bout de cent ans
Comme elle est belle en ton printemps.
Et telle auiourd'huy se dit belle
Comme vne Charite nouuelle,
De qui la beauté ny l'honneur
N'auront tant que toi de bon heur,
Perdant tout en vn mesme espace,
La memoire auecques la grace,
A l'heure que la palle mort
Luy fera sentir son effort.

D'VN BAISER RECEV DE S'AMIE,

A Gratian Chandon Masconnois.

CELLE *de qui les yeux m'ont pris,*
M'allechant d'vne œillade douce,
Et pour qui l'enfant de Cypris
M'a tiré cent traictz de sa trousse,
Plioit vn iour sur son giron
Vn mouchoir rouge à l'enuiron
D'ouurage trassé de son pouce.
Tandis des ciseaux qui pendoient
Mal noüez au flanc de la belle,
Glissant lentement descendoient
A mes piedz soubz son escabelle:
Et moy qui l'apperceuz soubdain

M'abaiſſant ie les prins en main,
Pour les rendre à ma Colombelle.
Elle adonc d'vne baſſe voix
Me diſt, allegrement humaine,
Tu pourras gouſter quelque fois
Le fruict que merite ta peine,
Ie dis alors que ce ſeroit
Toutes les fois qu'il luy plairoit
Tant ie craignoi qu'elle fuſt vaine.
Auſſi toſt qu'elle m'entendit,
Nous écartant de la preſence
De ſa mere, elle me tendit
Sa bouchelette en recompenſe,
Et d'vn doux baiſer ſauoureux
Me fit doucement bien heureux,
Me flatant de ceſte acointance,
Voy donc CHANDON, *quel eſt mon bien,*
Et quel le vouloir de ma dame,
Qui veult pour plus me rendre ſien
Ralenter l'ardeur de ma flame,
Et la ralentant me donner,
Ainçois plus toſt me fortuner
D'vn baiſer de muſc & de baſme.
Puiſſai-ie encor' par terre voir
Les ciſeaux de ma Nymfelette,
Et les luy baillant receuoir
Vn baiſer de ſa bouchelette,
Puiſſes-tu tandis de tes vers
Faire entendre à tout l'vniuers
Cette auanture nouuelette.

AV SONGE.

Songe heureux, qui m'as ceste nuict
Faict sauourer le diuin fruict
Que i'aten cueillir de ma dame,
Pour iuste guerdon de ma flame,
Songe heureux qui m'as suscité
Tant & tant de felicité,
Pleust à Iupiter que tu fusses
Au reng des dieux, & que tu peusses
Tousiours aparoistre certain,
Sans estre plus appellé vain.
Ah Songe heureux! ceste cruelle
Qui d'vne ardeur continuelle
Me brusle, fiere, iusqu'aux os,
Tu m'as ceste nuict en repos
Douce faict voir, dedans ma couche,
Tu m'as faict sucer sur sa bouche
Du nectar plus delicieux
Que cestuy là qu'on boit aux cieux,
Et des mannes sur sa languette
Plus douces que le miel d'himette.
Vraiment, Songe, ie te prometz,
Si iamais plus tu me permetz
Tous ces petitz passetemps prendre
Auec ma Nymfelette tendre,

Que tout ce qu'on te faict de tort
T'appellant frere de la mort,
Ie vangerai d'vn vers seuere
Fut ce contre le mesme Homere.
Et quand bien tu serois reclus,
Et iamais n'apparoistrois plus,
Ie ne lairray pourtant à dire
Sur les nerfz sacrez de ma lyre
Ta faueur, & ce diuin fruict
Qui par toi m'a peu cette nuict.
Là donc desormais ma cruelle,
Brusle moi iusque à la moüelle,
Fuy t'en, & t'absente de moi,
Ie te retiendrai maugré toi
(Au moins si ce songe agreable
M'est encor autant amiable)
Et maugré toi, pour m'apaiser,
Ie me paistrai de te baiser:
De mainte douce flaterie,
De mainte douce facherie,
Et de maint doux chatouillement,
Redoublant mon contentement.

A IAN DE LOMENIE.

T*OVSIOVRS Apollon de sa main*
Ne darde vn garrot inhumain
Sur les Grecz exhalant son ire,
Quelque fois il s'esbat à dire

Sur son archet melodieux
La gloire du pere des dieux.
Aussi sa Sœur tousiours en queste
Ne poursuyt le trac d'vne beste,
Quelquefois par les prez mignardz,
Ou dans les ruisseaux trepillardz,
Soubz leurs vndes argentelettes,
Auec ses belles Nymfelettes,
Son labeur doucement cuysant
Va doucement amenuysant.
Tousiours la Royne Calliope
Carollant auecques sa troppe,
Ne repand le sucre & le miel
De ses chansons filles du ciel:
Quelquefois demy lasse elle entre
Dans la solitude d'vn antre,
Et là, loing des raiz du Soleil,
Prend le repos d'vn doux sommeil.
Aussi l'enfant de Cytherée,
Tousiours, de sa fleche dorée,
Ou de son traict plus rigoureux,
Ne poingt tousiours les amoureux.
Toutes choses ont quelque treue:
Si le soing auiourd'huy nous greue,
Nous faisant desperer vn bien,
Lendemain nous n'en sentons rien.
Mais quoy, Nantiac? soit que l'Aurore
De pourpre les Indes colore,
Ou soit que la torche des dieux
Eschauffe la terre & les cieux,

Ou que la nuict hors sa barriere
Commence sa noire carriere,
Tousiours ie te treuue veillant,
Tousiours pensif & trauaillant
Sur ces proces, sur ceste engence
De serpens qui couue la France,
Et qui ronge à maints pour autruy
Le cœur d'vn eternel ennuy.
Le Temps qui nostre age esperonne
Ne laisse rien qu'il ne moissonne,
Et le ciel borne nostre cours
D'vn petit moncelet de iours.
Là doncques, bien heure ta vie
Puis que le venin de l'enuie,
Et que les feuz d'ambition
N'ont troublé ton affection:
Puis encor' que les neuf Déesses,
Les neuf diuines Chanteresses
T'ont abreué sur leurs coupeaux
De la liqueur des saincts ruisseaux,
Tu peulx trop mieux, mon Lomenie,
Bienheurer le cours de ta vie,
Et peux, si tu le veux, trop mieux
Viure content comme les dieux :
Quelque fois, mon Nantiac, eslire
Quelque beau chant dessus la lyre,
Et le chantant quelque autre fois
Acorder ta lyre à ta voix :
Aller encor par la nuict brune,
Soubz les clers rayons de la Lune,

Auec les Muſes dans vn val,
Ou dans des prez danſer au bal:
Et voir Phebus emmy la danſe
Qui guide, premier, la cadence
Et qui les faict danſer aux ſons
De ſon luth, ou de ſes chanſons:
Lire apres Ouide, Catulle,
Iehan ſecond, Flamin, ou Marulle,
Afin de mieux iecter au loing
La morne atainte de ton ſoing:
Ou bien ſi tu veux, plus ſeuere,
Fueilleter vn diuin Homere,
Ou vn Virgille, afin de mieux
Viure content comme les dieux:
Voila qui peult, mon Lomenie
Doublement bienheurer ta vie:
Ou ſoit pour n'auoir plus d'ennuy
Pour le tort ou le droict d'autruy,
Ou ſoit pour quelque fois eſlire
Mille fredons deſſus la lyre,
Et gaigner d'vn bruict merité
L'honneur de l'immortalité.
Sus donc Nantiac, ſoit que l'Aurore
De pourpre les Indes colore,
Ou ſoit que la torche des dieux
Eſchauffe la terre & les cieux,
Ou que la nuict hors ſa barriere
Commence ſa noire carriere,
Ne ſois deſormais ſi veillant,
Si ſongecreux, ſi trauaillant

Sur ces proces, ſur ceſte engènce
De ſerpens que couue la France,
Et qui ronge à maints pour autruy
Le cueur d'vn eternel ennuy.
Te ſouuenant du roy de Dele,
De la chaſſereſſe Pucelle,
De la Muſe à la belle voix,
Et de l'Enfant porte-carquois,
Deſquelz l'vn refrenant ſon ire
La peſte aux Grecz touſiours ne tire,
L'autre par les foreſtz touſiours
Ne gaigne les Cheureulx au cours,
L'autre ſur la beſſonne crope
Touſiours ne chante auec ſa trope,
Et l'autre d'vn traiƈt rigoureux
Ne poingt touſiours les amoureux.

A TROIS DES PLVS EXCELLENTS POETES DE SON TEMPS.

SI la langoureuſe deſtreſſe,
Que i'endure pour ma maiſtreſſe
M'eſtreinƈt & ſeche ſur le pié,
Elle n'eſt toutefois ſi forte,
Que parfois ie ne me conforte
Du bon heur de mon amytié.
Car ſoit que ſon luth elle accorde,
Ou ſoit que l'acordante corde

Elle contr'acorde à ſa voix,
Ou ſoit que diſpoſte elle balle,
Ou que ſur ſa toile elle egalle
Quelque ouurage de ſes beaux doitz,
Bref, quelque choſe qu'elle face,
El'le faict d'vne telle grace
Qu'à bon droict le maiſtre des dieux
Changeroit ſa forme diuine
En celle d'vn Beuf ou d'vn Cygne
S'enamourant de ſes beaux yeux.
Meſmes le Troyen, s'il l'euſt veüe,
L'euſt pluſtoſt que Venus pourueüe
Du pris de la beauté des trois,
Et pour elle vne horrible guerre
N'euſt pas enſanglanté la terre
Du ſang de tant dc puiſſans rois.
Auſſi tout ce dont la nature
Peult orner vne creature,
Et tout ce que le ciel encor',
Et que les aſtres ont de digne,
S'eſt écoulé dans ma Cyprine,
S'enrichiſſant de leur treſor.
Sus donc Ronſard, Bellay, Iodelle,
Accordez la lyre immortelle
Qui rend immortel voſtre loz,
Et d'vn chant qui doucement ſonne,
Chantez ceſte douce felonne,
Qui me bruſle iuſques aux os.
Ainſi, mon Ronſard, ta Caſſandre
Douce, à ton col ſe vienne pendre

Ne fraudant tes doctes labeurs,
Ainsi Bellay, pour ton Oliue
Nostre posterité t'escriue
Au reng des plus diuins harpeurs.
Et toi, Iodelle, ainsi la Muse
Retiue, son luth te refuse,
Si iamais tu le veux tanter,
Iusqu'à tant que tu nous descœuures
Quelquun de tous ces diuins œuures
Que ieune, elle t'a faict chanter.
Vous trouuerez en ma maistresse
Poly le front, blonde la tresse,
Et le teinct blanchement vermeil,
Vne douceur parmy sa grace,
Vne clarté parmy sa face,
Qui fait honte au mesme soleil.
Vous trouuerez en elle encore
Vne froideur qui la decore
Comme vn present venu des dieux,
Mais pourtant prenez vous bien garde
S'il aduient qu'èlle vous regarde,
Quel' ne vous brusle de ses yeux.

VOEV A VENVS,

Pour enamourer sa dame.

CELVY de tous ceux que i'ai mis
Au plus hault rang de mes amis,
Qui le plus affecte la gloire
Des neuf filles de la Memoire,
Mon Belleau qui sent comme moi
Les traictz de l'amoureux émoi,
Comme moi prend ores adresse
Vers toi amoureuse Déésse
Qui nous ardz d'vn mesme brandon,
Pour t'offrir comme moi le don
De ces trois plèines corbeillettes
De liz & roses vermeillettes,
Et te supplier d'amoindrir
Nostre destresse, ou d'attendrir
Le fier cœur de nostre maistresse
Qui se plait de nostre destresse,
Fondant, de ton feu chaleureux,
Le glaçon par trop froidureux
Qu'elle cache au fond de son ame,
Si bien qu'elle sente la flame
Et ceste douce cruauté
Que nous sentons pour sa beauté.

Car encor' que ton Filz nous gette
D'vn mesme arc pareille sagette,
Et qu'il nous contraigne à bon droict
Tous deux d'aimer en mesme endroict,
Iamais pourtant la ialousie
Quoi qu'elle de sa frenesie
Tourmente les hommes espris,
N'a peu tormenter noz espritz:
Ainçois tousiours pour mesme dame
Mesme sagette nous entame,
Et tousiours ensemble viuans
Mesme bien sommes poursuyuans.

LES MARTINALES,

A François de Charbonier.

P*VISQVE l'heure nous commande*
Chere bande,
De rentrer sur noz esbatz,
Et que les metz qui languissent
Se froidissent,
Commençon par le repas.
Le bon Denis, le bon Pere;
Qui tempere
Les plus alterez courroux,
S'égaiant de nous voir faire
Telle chere,
S'en vient rire auecques nous.

Voyez ces Tigres horribles
Qui terribles
Le trainent superbement
Dans vn char plein de fueillages,
Et d'ouurages
Recamez pampreusement.
Voyez encor ces Menades,
Ces Thiades,
Et ces cheurepiés cornuz,
Qui d'vne voix éclatante,
Discordante,
Chantent ses ieux reuenuz.
Voyez ces Nymfes mignardes,
Fretillardes,
Qui talonnent pas à pas,
L'asne qui porte Silene
Par la plene,
Pour l'en culbuter à bas.
Là donc troupe que i'honore,
Qu'on adore
Ce Roy des Indes vainqueur,
Ie sens ia desia qu'il froisse
Celle angoisse
Qui me martelle le cœur.
Ie sen les raiz de sa flame
Dans mon ame,
Dans mes nerfz & dans mes os,
Si bien que ma maladie
Refroidie
Me laisse ores en repos.

Sus amys qu'on laue viſte,
I'en ſuis quicte
I'en ai faict tout le debuoir,
Tant & tant la faim extreme
Froide & bleſme
M'eſpoinçonne de m'aſſeoir.
Mais quoy? noſtre compagnie
N'eſt fournie,
Ses rengs ſont entrecaſſez,
Paſchal qui plus la decore
Eſt encore
Par la ville à ſon proces.
Pardonnez dieux celle offenſe
Dont ie penſe
Mon cœur eſtre ores ateinct,
Oubliant de voz prophetes,
Et poëtes
Le plus admirable & ſainct.
Iö, ie l'oy qui demande,
Si la bande
S'enuieillit en l'attendant,
Et ſi la perdrix tirée,
Reuirée,
S'amaigrit en ce pendant.
Oiez le comme il s'ennuye
De la pluye
Qui l'a moitement trempé,
Et les propos dont il vſe,
Pour excuſe
De ne nous auoir trompé.

Ainsi le guide de celles
Neuf pucelles
Qui m'enflamment de leur feu,
M'abreuue dans sa poictrine
Nectarine,
Du nectar dont il l'a peu.
Là garçon pren ceste aiguiere
Lauandiere,
Le voicy qui vient grand train,
Sans son Robert, qui s'essuye
Pour la pluye,
Trop plus que pour le serain.
Iō voyez la caresse
Tenteresse
Que lui faict le Cuissené
Et le chapeau qu'il apreste
Sur sa teste
D'vn verd pampre façonné.
Dieu gard Paschal, qui les Graces
Par leurs trasses
Suyt tousiours d'vn libre pas,
Et qui d'vne audace fiere
Ne craint guiere
Ny le Tems ny le trespas.
Dieu gard Cappel qui s'en volle
De l'vn pole
Iusqu'à l'autre roidement,
Et qui graue en la prouince
De son prince
Son Prince immortellement.

Dieu gard la Nymfe geoliere,
Doux-meurtriere
Du repos de Charbonier,
Qui le tient tant elle eſt belle
La rebelle
Doucettement priſonnier.
Dieu gard Charbonier encore
Qui l'adore
D'vne flambante amytié
Souffrant mile & mile peines
Bien que vaines
Pour la flechir à pitié.
Ainſi l'Archer qui te pouſſe
De ſa trouſſe
Le traict d'or plus émoulu
L'enflamme comme dans Crete
L'indiſcrete
D'vn feu chaudement goulu.
Si bien qu'elle ainſi attainte,
Soit contraincte
De te requerir pardon,
Te liurant de ſa bouchette
Vermeillette
Mille baiſeretz en don.
Et t'allechant d'vne haleine
Toute pleine
Des parfums de plus grand pris,
De Nectar, de miel d'himette
De Ciuete,
De canelle & d'ambre gris.

Et puis à ton col branchée
My-panchée
D'estomac & de menton,
Te laisse en ta bouche tordre
Voire mordre
Son petit poil foleton.
Ou chercher de ces pommettes
Les frezettes
Sur l'albastre de son sein,
Ou chercher encor' le reste,
Moins modeste,
D'vne fretillante main.
Mais tandis que ceste heureuse
Rigoureuse
Me tient en ce parlement,
Voyez le Dieu de la vigne,
Qui rechigne
Contre moi amerement.
Voyez le comme il agense
Sur sa panse,
Son Thyrse d'vn puissant bras,
Pour m'en renuerser par terre,
Si plus i'erre,
Troublant ainsi ses esbatz.
Mieux vault donc que ceste faulte
Clere & haulte
Ie repare maintenant,
Deuant sa vineuse face
Par la place
Humblement me prosternant.

Remetz donc, race immortelle
De Semele,
Remetz donques cefte erreur,
Effaçant toutes mes peines
Et mes veines
Rempliffant de ta fureur.
Ainfi tout le monde, Pere,
Te reuere,
D'vne entiere affection,
Et tes trouble-facrifices
De leurs vices
Sentent la punition.
Ainfi par fa prophetie,
Tirefie
Puiffe predire aux Thebains
Si craintifz ilz ne t'adorent
Ou t'honnorent
Le malheur de leurs deffeins.
Là là de iambe fubite
Va t'en vifte
Va t'en garçon viftement,
Trouuer le gentil Nauieres,
Qui n'aguieres
Entroit dans fon logement.
Et luy dy que cefte troupe
Qui cy foupe
L'adiure au nom des neuf Sœurs
Qui tous fes foucis abatent,
Et l'apaftent
De leurs diuines douceurs,

D'abandonner ſes querelles
Eternelles,
Et ſes gloſes & ſes loix,
Pour venir chanter la gloire
De bien boire
D'vne Stentorine voix,
Pour venir border la table,
Delectable,
Qui preſque a courbe le doz,
De ſouſtenir ces viandes
Si friandes
Qu'il en fault manger les os.
O compains troupe gaillarde,
Qu'il me tarde
De nous voir enſemblement,
Tant ie crains qu'arriere il mette
Noſtre feſte
Pour quelque autre empeſchement.
Las helas le garçon monte,
Qui ne conte
Rien de ce que i'atendois,
Tant la mordante fortune
M'importune
Nuict & iour de ſes abois.
Ne laiſſons pourtant à faire
Bonne chere,
Reboiuons d'autant à luy,
En replongeant dans la coupe
De la troupe
La tenaille de l'ennuy.

D'vne ordinaire couſtume
L'amertume
Giſt ſoubz l'esbat le plus doux,
Et le plus doux deſſoubz elle
Peſle meſle
S'entremeſle auecques nous.
Puis la ſagette encochée
Deſcochée
Ne va ſi legerement,
Que ſont les ans trop auares
Les plus rares,
Moiſſonnant meurtrierement.
Voyez Paſchal noſtre guide
Comme il vuyde
Ce verre plein de vin blanc,
Et voyez Piquet qui guette
Sa muſette
Qui luy pend deſſus le flanc.
Voyez Marſac tout en ioye
Qui nettoye
Ceſte taſſe d'vn long traict,
Et Chabaſſol qui le paſſe,
De la taſſe
Faiſant mieux qu'il n'a pas faict.
Voyez Charbonier qui tranche
Ceſte éclançhe
Puis ce Poulaſtre Indien,
Et comme il donne à la troupe
Ce qu'il couppe
Si proprement & ſi bien.

N'ayez garde qu'il oublie
L'ennemie
Qui le tient emprisonné,
Tant il aime auec la grace
De sa face
Son poil passefillonné,
Non moins dignes en leur gloire
De l'iuoire
Du Petrarque Vandomois,
Que leur rarité si saincte
D'estre peincte
De mon Conte d'Alsinois.
La la Charbonier, courage,
Ceste rage
Qui nous forcene les sens
Pourra bien qu'on n'y trauaille
Ne te chaille,
S'alenter auec le tems.
Ie veux Amy, que tu gettes
Iusqu'aux Gettes
Ce soing acharné mastin,
Boiuant ceste coupe pleine
D'vne aleine
En memoire de Castin.
Puis d'vne entreprinse gaie
Qu'on essaie
De boire au tireligot,
Dressant vne neuue guerre
De ce verre
Contre l'humeur de ce pot.

Pafchal enfeigne & radreffe
De la preffe
Ceulx qui faillent en cecy,
Et nous monftre la maniere
Tauerniere
D'efcarbouiller le foucy.
Voyez le comme il enferre
De ce verre
Les defpouilles dedans foy,
En l'honneur de fon Orefte
Tout celefte,
Son Durban à qui ie boi.
Et toy, Capel, qui rauaffes,
De ces taffes,
Pren l'vne ou l'autre à ton gré,
Et boiuon d'vn ardant zele
A Iodelle,
Ce vin à luy confacré.
A ce tout diuin Iodelle,
Qui nous cele
Trop longtems fes doctes vers,
Et que le ciel n'a faict naiftre
Que pour eftre
Miracle de l'vniuers.
O dieux qu'en cefte vefprée
Me recrée
La liqueur de ce bon vin,
A peine en boit à cefte heure
De meilleure
Le Gafcon ny l'Angeuin.

Verſe encor que i'en regouſte,
Ie me doubte
De n'auoir eſté trompé,
Tant ma gorge eſt animée,
Renflammée
Du iambon qu'on m'a couppé.
O la double douce épreuue!
Ie le treuue
Mille & mille fois plus bon
Qu'à la premiere venue
Suruenue
Par le ſel de ce iambon.
Iäch, Iäch, Pere Libre
Ie m'enyure,
Couuoiteux de me troubler,
Et ia deia toute choſe
Qu'on m'oppoſe
Voi ce ſemble redoubler.
Ie ſens bruyre dans ma teſte
La tempeſte
D'vn murmure nompareil,
Et dans mes begues oreilles
Des merueilles
Qui m'inuitent au ſommeil.
Si toſt que ie pers la ſelle,
Ie chancelle
Folaſtrement eſtourdy,
Et d'vne langue ennuyante,
Begueyante
Rien à propos ie ne dy.

Si faut il, troupe esbaudie,
Que ie die
Noz mysteres esbaudiz,
Les celebrant sur la harpe
Qu'en écharpe
Phebus m'acointa iadis.
Là donc, Pere, fauorise
L'entreprise
Que ie fai de te chanter,
Et faiz signe à la brigade
D'vne oeillade
Qu'il te plait de l'escouter.
Tant que la mutine rage
De l'orage
Faira les eaux écumer,
Et qu'on verra les carrieres
Des riuieres
S'engouffrer dedans la mer.
Et encor' tant que la Lune
La nuict brune
Renflammera de son front,
Et tant que dessoubz les vndes
Vagabondes
Les baleines repaistront.
I'honorerai Thyonée,
Race née
Du grand pere Olympien,
I'honorerai tes merueilles
Nompareilles
Dieu deux fois né, Bromien.

Te faisant vn sacrifice,
Pur de vice,
D'an en an deuotement,
Sur vn autel faict de terre,
Qu'vn lierre
Couurira pampreusement.
Car c'est toi Dieu qui confortes,
Et qui portes
Le repos aux tourmentez,
Arrachant de leurs pensées
Offensées
Les soucis plus endentez.
Sans toi les banquetz sont mornes,
Tu les ornes
Enfant aux ongles dorez,
Tu les ornes & leur donnes
Les couronnes
Dont ilz sont plus honorez.
Sans toi à peine vn chef d'œuure
Se déqueuure,
Pere Indien, Lyëan,
Et les bouches des poëtes
Sont muettes
Pere Bacche, Nysean.
La saincte vnde cristaline
Cheualine,
L'Hypocrene decoré,
Cette liqueur dont ils boiuent,
Quand ilz doiuent,
Entonner le Luth doré,

C'est Pere, ta maluoisie
De Candie,
Qu'ilz aualent gloutement,
Ou ce bon gros vin de graue,
Qui les laue
De tristesse & de tourment.
Ainsi donques secourable
Fauorable
Me sois tu Pere ioyeux,
Comme ardemment ie desire
De te dire
Le plus gay de tous les dieux.

A MELIN DE SAINGELAIS.

SI iamais Muses aux beaux yeux,
Me faisant imiter les vieux,
Ieune d'ans, vous m'auez faict dire
Quelque chanson dessus la lyre,
C'est ores qu'il nous fault chanter
Vn vers qui puisse contenter
Les oreilles d'vn qui contante,
Ou soit de sa lyre allechante,
Ou soit des accords de sa voix
Les oreilles des plus grans Rois.
Tousiours les hommes en leur vie
S'enflamment d'vne ardente enuie

De voir & frequenter tous ceulx
Qui viuans s'exercent comme eux.
Appelle auſſi print bien la peine
De s'en aller vers Prothogene,
Et là, tous deux peinctres parfaictz.
Parfaictz amis ilz furent faictz.
Ores moi qui viens de repandre
Mile pleurs ſur la froide cendre
De mon Salel, m'en viens icy
Croitre l'heur de noſtre Quercy:
Agité de l'ardeur diuine
Des neuf filles de Mnemoſyne,
Qui me ſont dire en diuers ſons
Toutes ces nouuelles chanſons.
Tandis ie cherche ceulx qui priſent,
Ceulx qui ſainctement fauoriſent
Les Muſes, & tous ceux encor'
Qui ſont riches de leur treſor:
Meſmes vn Melin que i'honore,
Melin qui noſtre age decore
De maint & de maint autre chant
Qu'il nous deſqueuure en le cachant.
Nous n'auons iamais de la choſe
Que nous aimons la bouche cloſe,
Le Nocher des vents ou des eaux,
Le Laboureur de ſes toreaux,
Le Veneur de ſa venerie,
Le Berger de ſa bergerie,
Et moi qui n'ai autre deſir
Et qui ne puis prendre plaiſir

Qu'à parler de la poëſie,
Ie l'ai touſiours en fantaſie :
Meſmement, Muſes, ie me plais
Parler ſouuent de Saingelais,
Sachant qu'oultre ce qu'il contante,
Ou ſoit de ſa lyre allechante,
Ou ſoit des accords de ſa voix
Les oreilles des plus grands Rois,
Nul autre parmy voſtre danſe
N'imite mieux voſtre cadence,
Et nul mieux que luy par les prez,
Ou par les bocages ſacrez,
Se retirant loing du vulgaire
De ſes chanſons ne vous peult plaire.
Quantes fois ſur voz monts herbuz,
Auez vous veu le blond Phebus,
Ou voſtre Roine Calliope,
Vous guidant ſur la double crope,
Leur luth en ſes mains auancer
Afin de vous faire danſer,
Sachant que la corde il retaſte
D'vne main qui les Roys apaſte,
Comme Apollon apaſte aux cieux,
Le Roy des hommes & des Dieux.
Quantes fois de ſa ryme douce,
Ou des doux fredons de ſon pouce,
L'auez vous veu domter les ours,
Arreſter des fleuues le cours,
Amollir la durté des marbres,
Arracher la plante des arbres,

Qui s'esgaioient de l'escouter
Si bien & doucement chanter.
De moi, i'ay veu des vers qu'il trasse
Si plains de sauoir & de grace
Que Lede ne fit onc si beaux
Ne si semblables ses iumeaux,
Que ses vers, qui les ames emblent,
Les vers de Catulle resemblent.
Et si i'aperçoi que les miens
Soient dignes de vanter les siens,
I'espere quelquefois d'escrire
Comme ardemment ie les admire,
Et le tort qu'il nous fait aussi
De les enseuelir ainsi.

A S'AMIE.

LONG *temps y a qu'au mylieu d'vne danse*
De ta beauté i'euz telle cognoissance,
Qu'el'me sembla l'ornement de la France:
Et des ce temps, sans cesser, ie ne pense
Qu'à t'honnorer & rendre obeissance.
Mais tant s'en fault que ie trouue asseurance
D'auoir iamais aucune ioüissance,
Que quand par fois ie suis en ta presence,
A tous propos tu m'ostes l'esperance
Que i'ay d'auoir la moindre recompense
De mon trauail & durable constance.

Voila pourquoy ie pry ton excellence,
Puis que iamais ie ne te fis offense,
Et que ie viz auec ta souuenance,
De me donner quelque douce allegence:
Si que l'amour n'ait plus tant de puissance
Pour me geisner, & me faire nuysance.
Et s'il te plaist de faire vne acointance
De noz deux cœurs par estroicte alliance,
Et quant & quant, si tu me fais defense
Qu'inconstamment, ou bien par arrogance,
A quel qui soit ie n'en donne apparence:
Ie te prometz, par le Dieu qui me lance
Et nuict & iour des traictz à toute oultrance
Qu'en nostre amour i'auray tant de prudence,
Que de mon sceu, ny de mon ignorance,
Il ne viendra iamais en euidence.

A LANCELOT DE CARLE,

E. de Riez.

PLVSTOT Phebus estaindra
Les raiz de sa clarté blonde
Plustot Phebé retiendra
Sa carriere vagabonde,
Plustot les astres lairront
Le ciel sans nulle lumiere,
Plustot les oiseaux pourront
Viure dans vne riuiere,

Et le Cancre acourcira
Du iour la plus longue borne,
Ou le iour s'alongera
Soubz l'aſtre du Capricorne,
Pluſtot que la ſaincte ardeur
Des filles de la Memoire
S'amortiſſe dans mon cœur,
Enamouré de ta gloire.
Et qu'hors de mon ſouuenir
Iamais on me voye mettre
Ce que ie ſens m'aduenir
De bon heur pour te cognoiſtre.
Ou ſoit, Carle, pour auoir
Si bien ſceu gaigner ta grace,
Ou ſoit Carle pour te voir
Fauorir ma ryme baſſe.
Ou ſoit pour vn iour des Roys,
Pres du plus grand Roy du monde,
Auoir eſcouté ta voix
Paiſſant ſon oreille ronde,
Et verſant dedans ſon ſein
Ta merueilleuſe doctrine,
T'auoir veu lire vn deſſein
Que fait le Vendomois Cigne,
Vn deſſein que, docte, il faict
De ſa docte Franciade,
Où ſi bien il contrefaict
L'eſcriuain de l'Iliade.
O bons Dieux! de quel debuoir
Te vis ie adonc, Docte Carle,

Faire eſtime du ſçauoir
De celluy dont ie te parle?
Et nullement enuieux,
De quel cueur t'ouy-ie dire,
Comme il imitoit des vieux
Les meilleurs ſons de la lyre?
Auſſi de quel graue vers
Ay-ie veu ce grand Terpandre,
En cent & cent traictz diuers
Faire tes vertus entendre?
Et franchement s'animant,
En combien de mille ſortes,
L'ay-ie veu, Carle, eſtimant
L'amitié que tu luy portes?
Or' ſe diſant enflammé
D'vne amytié mutuelle,
Or' ſe diſant affamé
De la voir perpetuelle.
L'Aune ſe veſt au Printems
Soubz ſa parure ancienne,
Mais i'apperçoys en tout tems
Augmenter l'amytié ſienne.
Qu'ainſi croiſſe la ſaueur
Par qui mes vers t'ont peu plaire,
A l'enuy de ta faueur
Faueur vers moi non vulgaire,
Carle, à qui Phebus donna
Sa lyre d'or rauiſſante,
Quand Clion te couronna
D'vne branche verdiſſante.

A FRANÇOIS DE VERNASSAL.

QVOI que le Tems, quoi que la Parque
Quoi que la fureur d'vn monarque
Dardent leurs traictz iniurieux
Sur les interpretes des dieux,
Iamais Apollon ne les laisse,
Mais tousiours songneux, les adresse
Par le sentier mal raboté
Qui tire à l'immortalité.
Le Sulmonois hors sa prouince
Sentit la fureur de son Prince,
Et maint autre a senty l'effort
Du temps & de la palle mort.
Toutesfois leur durable gloire
Dure eternelle en la memoire,
Et le temps & la mort n'ont peu
Faucher l'honneur qui leur est deu.
O vous donc heureux interpretes,
Immortelz & sacrez Poëtes
Qui vous armez de la vertu
Par qui le Tems est combatu,
D'vne fureur autre qu'humaine
Surmontant la Parque inhumaine,
Vous reuelez au nom des Dieux
Les diuins mysteres des cieux,

Vous viuez sans fin de leur grace,
Vous prenez en fin vostre place
Là hault entre eux, goustant le bien
Pres duquel tout autre n'est rien.
Puissiez vous ainsi de voz lyres
Adoucir par fois les martires
Qui me geinent la liberté,
Si bien que par fois la beauté
Qui trop aigrement me repousse,
Me soit plus traictable & plus douce.
Et toi qui tiens entre eux le lieu
Que daigneroit tenir vn Dieu,
Mon Vernassal, puisses-tu viure
Des soings entenaillez deliure
(Quoi que parmy les grans arrois
Ilz pinsettent les mesmes Roys)
Et tousiours parmy tant de peines,
Et parmy tant d'affaires vaines,
Puisses tu porter comme il fault
Les sourcilz éleuez en hault.
Et tousiours d'vne gente plume
Puisses tu comme de coustume
Trasser ne sçai quoi de si beau
Qu'il t'affranchisse du tombeau.

A S'AMIE.

S'IL eſt ainſi qu'on aime encor là bas,
Et qu'vn amour ſainctement commence
Ne puiſſe en rien, en rien eſtre offenſé
Du noir tumbeau, du temps ne du treſpas:
Face la mort ce qu'elle peult ſur moy,
Maulgré ſon dard i'aimeray conſtamment
Et vif & mort en vous tant ſeulement
Viuront mon cueur, ma puiſſance & ma foy.
Viuons heureux, puis donc qu'il eſt ainſi
Qu'apres la mort on peult encor aimer,
Et d'autant plus bienheureux s'eſtimer
Que moins on a de peine & de ſoucy.
Là bas les ſoings, ne les mornes langueurs,
Ne les regretz, ne les ſoupçons hagards,
Les froides peurs, ne les trahiſtres regards
Des vrais amans ne tourmentent les cœurs.
Ains touſiours gaiz, ſoubz les vmbrages molz,
D'vn doulx baiſer aſſeurent l'amytié,
Et reuiuans l'vne en l'autre moitié
D'vn double bras s'entrelacent les colz.
Là comme icy, le groſſier vilageois
D'vn coutre aigu noſtre mere ne poingt,
Ne l'arpenteur là, ne diuiſe point
Trompeuſement ne les champs ne les bois.

Là, ſont communs les biens plus precieux,
Là, ſans trauail la terre les produit,
Et là, iamais le manteau de la nuict
N'embrunit l'air ne la voulte des cieulx.
Les doulx Zephirs y ventent en tout temps,
Et les beaux prez touſiours marquez de fleurs,
Et bigarrez de diuerſes couleurs,
Sentent le frais d'vn eternel printems.
Là, de nectar, & de laict & de miel,
Les ruiſſeletz & les arbres ſont pleins,
Et là, iamais les peuples inhumains
Ingratement ne deſpitent le ciel.
Iamais le loup n'y rauit des troupeaux
L'humble brebiz, ou le tendre aignelet,
Ny le faulcon, le pigeon graſſelet,
Ny le daulphin, le poiſſon dans les eaux.
Le cerf craintif n'eſt iamais pourchaſſé
Du Tigre fier, ny iamais le ſerpent
Changeant de peau, ſon venin n'y reſpand,
Parmy les prez deſſoubz l'herbe muſſé.
Là comme icy, les ventz plus orgueilleux,
Soufflant aigu d'vn goſier plein d'horreur,
N'empliſſent l'air de greſle & de fureur,
Guidant les nefz aux Eſcueilz perilleux.
Là de l'eſté les ardentes chaleurs
Ne grillent point le iardin eſmaillé,
Et là l'yuer n'a iamais deſpouillé
Foreſtz & champs de fueilles ne de fleurs.
Là les ruiſſeaux la glace n'endurcit,
Et là l'vſage, ou la neceſſité,

Auec le tems n'ont iamais suscité
L'astuce & l'art qui nostre age obscurcit.
Là nous irons, là noz douces amours
Doucettement ensemble conduyrons,
Et d'vn plaisir ensemble ioüyrons,
D'vn doux plaisir qui durera tousiours.
Donque la mort face hardiment sur moy
Ce quelle peult, i'aimeray constamment,
Et vif & mort en vous tant seulement
Viura mon cœur, ma puissance & ma foy.

A ELLE MESME.

SONET.

I'ENTREVOIOY *soubz vn vestement noir,*
Le marbre blanc de ta cuisse arrondie,
Lors que ta main ialousement hardie
Priua mes yeux du bon heur de la voir.
Dieux, dis-ie adonc, quel est vostre pouuoir,
Quel est le teint de sa cuysse embellie,
Quelle est l'ardeur de mon ame assaillie,
Et sa douceur qui me paist d'vn espoir!
Ne les crayons de Tymanthe ou d'Apelle,
Ne les cizeaux d'vn second Praxitelle
Nous la feindroient si diuinement bien.
Qu'ainsi ta main plus benigne deuienne,
Me faisant voir ceste colonne tienne
Sur qui fleurit ton iardin Cyprien.

A CORYDON, SERVITEVR DE PIERRE DE RONSARD.

ORES que le Soleil commence
De darder chaudement ſes raiʒ,
Ores que le berger ne penſe
Qu'à chercher l'ombrage plus fraiʒ,
Garde, Corydon, que l'Aurore
N'ameine ſi toſt le matin,
Que des oeilletʒ qu'elle colore
Tu n'aies faict quelque butin.
Garde que ton maiſtre s'eſueille,
Qu'il ne t'entreuoye enioncher,
De mainte fleur blanche & vermeille,
A plaine main, tout le plancher :
Et garde tandis qu'il s'apreſte
Qu'on face tant ſoit peu de bruit,
De peur qu'on ne trouble en ſa teſte
Ce qu'il a compoſé la nuict.
Mais ſurtout garde qu'il ne ſorte
Pour le danger de la ſaiſon
Sans boire, afin qu'il ne raporte
Quelque grief mal en la maiſon.
La perte ſeroit trop extreme
Si le bras de la fiere mort,
L'enuoyant au riuage bleſme,

Luy faisoit sentir son effort.
Pren garde encor' qu'il ne se rande
Pour prendre son disner chez luy,
Et que si long temps il l'atende
Qu'à la fin il en prenne ennuy :
Mesme que le vin s'atiedisse
Par paresse d'auoir vn seau
Qui dans son sein le refroidisse
Par la froideur d'vne froide eau.
Apres auoir leué la table
S'il veult en son estude entrer,
Faiz ne sçai quoi de delectable
Qui le contraigne à foulastrer :
Afin que son chef il n'abaisse
Si soubdain apres le repas,
Sur le liure, & qu'il ne se blesse,
S'enuoyant soymesme là bas.
Et s'il veult auec la brigade
S'en aller aux champs quelque fois,
Va t'en par la proche bourgade
Choisir le meilleur vin François :
Puis sur le bord d'vne fontaine
A l'ombre de quelque aubespin,
Aporte la bouteille pleine,
Pour luy faire prendre son vin.
Faisant cela, tu feras viure
Nostre Ronsard allegrement,
Et noz nepueux lisans mon liure,
Te diront heureux doublement :
Ou soit pour seruir vn tel maistre

De qui l'honneur s'esgale aux dieux:
Ou soit, mon Corydon, pour estre
Chery de moy comme mes yeux.

A CLAVDE MARTIN.

Le Poëte est bien miserable,
Qui tachant se rendre admirable,
Pour derrober l'oeuure d'autruy,
N'inuente iamais rien de luy :
Et plus miserable s'il cuyde
Ou qu'vn Catulle ou qu'vn Ouide,
Ou qu'vn Ian Second seulement
S'espargnent pour son iugement,
Comme s'on ne sçauoit eslire
L'accord discordant de la lyre,
Et iuger, ou trahitre ou parfaict
Le pauure larrecin qu'il faict.
Mais d'autant plus heureux i'estime
Celuy qui d'vn vers legitime,
Parmy quelque œuure du tout sien,
Imite vn auteur ancien :
Et d'vn chant qui ne peult déplaire,
Contente aussi bien le vulgaire
Que le sçauant, & l'vn autant
Que l'autre presque il faict contant.
Entremeslant à sa doctrine

Ne ſçai quelle grace diuine,
Qui peult rauir & les foreſtz,
Et les campaignes de Ceres.
Ceſtuy-la, Martin, ne doibt craindre
L'enuieux qui le cuyde poindre,
Et ne peult longuement penſer
Par où ſa vengeance auancer :
Car ny les Muſes, ny les Graces,
Qui luy font remarquer leurs traſſes,
Ne le laiſſent long temps ſonger
Pour ſon offence reuanger.
Là donques Martin, ne te fache,
Et ne crain celuy qui m'atache,
Quoyque d'vn trop poignant effort
Il s'efforce à me faire tort.
Car ie voy deſia ſon enuie
Qui ſe bande contre ſa vie,
L'vne qui dans l'autre ſe paiſt,
L'autre qui dans elle ſe plaiſt,
Et qui d'vne fureur extreme,
Le forcent ſe geiſner ſoymeſme.
Cependant, Martin, nous viurons
Enſemblement, & pourſuyurons
Noſtre ordinaire ſolitude,
Noſtre franchiſe & noſtre eſtude,
Et peult eſtre que quelquefois
Tu poliras ſi bien ma voix
Soubz l'exemple de ta doctrine
Qu'el ſemblera celle d'vn Cigne.
Creue donc, Ialoux eſcriuain

Qui taches me blasmer en vain
D'vn vers faict de fureur extreme,
Mais beaucoup plus froit que laleme.
Et desormais ne nous faiz voir
Tant de pourtraictz de ton sçauoir
Ainçois pour toi seul les reserue,
Puis qu'ilz sont faictz maugré Minerue.

AVX MVSES,

Pour celebrer sa Gironde.

MVSES qui sur voz coupeaux
M'auez faict gouster de l'onde
Par qui voz Cygnes nouueaux
Volent immortelz au monde :
Faictes moi ores chanter
D'vne bouche si faconde
Que ie puisse contenter
L'oreille de ma Gironde.
Si bien qu'estant le sonneur
De sa louange feconde,
Ie face entendre son heur
Par toute la terre ronde.
Ores blasonnant ses yeux,
Ores sa perruque blonde,
Or' disant qu'elle est des dieux
Faicte à nulle autre seconde.

Bref, mile & mile beautez
Et mile dont elle abonde,
Et mile diuinitez,
Où son esprit elle fonde.
Si bien qu'aux sons de ma voix
La dolente Echo responde,
Et que ces champs & ces bois
Sentent ma douleur profonde.
Tandis, chanson va la voir,
Et son courage luy sonde,
Pour d'vn amour l'esmouuoir
Lequel au mien corresponde.
Mais ie te pry garde bien,
Garde d'estre vagabonde,
Afin qu'el' n'entende rien
Qu'à sa gloire il ne redonde.

LA COVRONNE DE F. DE CHARBONIER,

Pour auoir le premier regretté Marceline excellent biberon.

MOI, qui suis des Prestres du Dieu
Qui son front de vigne enuironne,
M'arreste ententif, en ce lieu,
Pour façonner ceste couronne,
Ores de pampre raisiné,
Ores d'vn serment noueau-né,

Et or' du verdissant lyerre
Qui ce vieil edifice enserre.
Afin d'en couurir les cheueux
D'vn des mignons de ce bon Pere,
Qui plus gay, luy dresse ses vœuz,
Et qui plus ardant le reuere,
Mon Charbonier qui m'aime autant
Qu'vne cheure, alors qu'en broustant,
Où sa pasture on luy fait prendre,
Aime le regect le plus tendre.
Car c'est luy qui d'vn vers doré,
Et d'vne voix toute diuine,
A deuant tout autre honoré
Le noir tumbeau de Marceline,
Respandant sur luy le premier
D'vn sacrifice coustumier
Du vin, du laict, des liz, des roses,
Auec du miel, & d'autres choses.
Là donc, reçoy, mon Charbonier,
Ce sainct honneur que ie t'appreste,
Qui ne peult estre le dernier
Qui te doibt honnorer la teste :
Et desormais d'vn plus hault son
Entonne quelque autre chanson,
A celle fin que i'enuironne
Tes cheueux d'vne autre couronne..

A S'AMIE.

QVAND ie penſe, Iane, au tourment
Qui me trauaille inceſſamment,
Pour te voir vers moi ſi rebelle,
Ie croi que tu ne ſois point celle
Qui, d'vne mignarde fierté,
M'a captiué la liberté,
Par ce que dés l'heure premiere
Que ie vy ta douce lumiere,
Tu me promis d'auoir pitié
Quelquefois, de mon amytié.
Et toutesfois ton œil ne ceſſe
D'enfraindre ta iuſte promeſſe,
Me traictant d'autant aigrement
Qu'il me fut doux premierement :
De ſorte que s'il perſeuere
En ce traictement ſi ſeuere,
Plus long temps ſans me ſecourir,
Ie ſeray contrainct de mourir.
Veux-tu donc qu'ainſi ie demeure,
Ou qu'ainſi malheureux ie meure,
Par faulte de ioüyr d'vn bien
Qui ne peult t'offenſer en rien?
Quoy que de toi ſeule il dépande,
Quoi que toi ſeulette l'entende,
Et que toi ſeule de ta main
Puiſſes trancher mon fil humain.

DES PLAISIRS QV'IL SE PREPARE AV PRINTEMPS.

A Ian Caſtin.

TANDIS, Caſtin, que la ieuneſſe
Nous reſpand ſa blonde richeſſe,
Nous faiſant viure enſemblement
Soubz vn pareil contentement,
Gardon, Caſtin, qu'el' ne ſe paſſe
Parmy ce vilain populaſſe,
Touſiours les hommes ſouhaittant,
Touſiours les treſors couuoitant,
Et touſiours retif à ſe ioindre
A la vertu qui le vient poindre.
Dez que l'homme a ſenty la mort,
Il deſſend, palle, ſur le bord
Du noir fleuue où Charon ſeiourne,
Et iamais plus il n'en retourne :
Meſme ſon honneur, & ſon bien
Là-bas ne luy ſeruent de rien.
Que vault donc à l'homme d'acquerre
Tant de richeſſes ſur la terre,
Si de ſes iours tout le dernier
Il ne luy fault qu'vn ſeul denier,
Encor' pour garder qu'il le touche
On le luy cache dans la bouche?

Viuon, Castin, & n'ayon soing
Que de ce qui nous faict besoing.
L'homme vit de bien peu de chose :
Et la richesse au coffre enclose,
Ne les degrez d'vn vain honneur
N'ameinent iamais qu'vne peur.
Donque tandis que la ieunesse
Nous respand sa blonde richesse,
Nous faisant viure en ce printens
Tous deux egalement contens :
Sorton du lict dez que l'Aurore
Sort du sien, ou plustost encore,
Et nous en allon dans ces bois
Soubz vn arbre, escouter la voix
Du Rossignol, qui renouuelle
Les sons de sa vieille querelle,
Puis dez que nous verrons bien hault
Le Soleil nous darder le chault,
Et par le trauers du fueillage
Nous venir brusler le visage,
Retiron nous aussi soubdain,
Tenant l'vn de l'autre la main,
Et iamais ne parlant d'affaire
Qui ne soit autre que vulgaire.
Mesme si nous auons compris
Quelque chose dans noz espritz,
Ou soit d'Homere, ou soit d'Horace,
Ou soit de Vergile, ou de Stace,
Pour plus longuement le sçauoir
Il le fauldra ramenteuoir,

Et s'arrester afin de boire
Pour mieux l'enter dans la memoire.
Puis t'en allant d'aueques moy,
Ie m'en iray d'aueque toy
Abreuué de liqueur si douce,
Moy pour acorder de mon pouce
Sur ma lyre quelque chanson,
Toy pour voir ton grand DAVANSON,
Et pres de luy suget te rendre
En tout ce qu'il te vouldra prendre.
Car tu ne peulx qu'honneur auoir,
En faisant, Castin, bon debuoir
Pres de luy qui, diuin, embrasse
Ce que peult la Muse, & la Grace,
Pres de luy, qui daigne par fois
Escouter mon luth Quercinois,
Et ses doctes oreilles paistre
Des vers que ma Muse fait naistre.
Apres des que viendra le soir
Castin, il nous faudra reuoir,
Et sur le riuage de Seine,
Aller sçauoir qui s'y promeine,
Et là tous deux ensemblement
Nous promener gaillardement.

D'VN BOVQVET DE S'AMIE, ET DE CVPIDON.

A Philippes Le Brun.

PVISQVE l'enfant de la Cyprine
M'enflamme ardemment la poictrine,
Et que mes pleurs & mes sanglotz
N'annoncent qu'vn amour encloz :
Pourroy-ie bien la gloire dire
D'vn autre Dieu, dessus ma lyre,
Et soit de nuict, ou soit de iour,
Songer, penser qu'en mon Amour?
Là donques, le Brun, ne t'estonne,
Si plus graue obiect ie n'entonne,
Et si ie passe ainsi mes ans
En ces exercices plaisans :
Car nul n'est franc de la sagette
Qui rend ma liberté subgette.
Par elle aussi le Roy des Dieux
Souuent abandonne les cieux,
Contrainct de nourrir dans son ame
L'ardeur de l'amoureuse flame.
Ie m'attens, le Brun, toutefois,
D'amortir si bien quelque fois
La chaleur qui trop me maistrise,
Que si Phebus me fauorise
Comme il a faict iusques icy,
Ie combleray nostre Quercy,

Mesme mon Loth, de telle gloire
Qu'à droict ceulx qui boiuent la Loire,
La Saone, la Seine & le Loir
Ne me mettront à nonchaloir.
Tandis, ie te veulx faire entendre,
Que ie viz ma Nymfette tendre
Finement blanche comme laict,
Doucette comme vn aignelet,
Et fleurant comme marioleine
Dans vn iardin l'autre sepmaine,
Qui penchant sa face & son sein
Cueilloit vn œillet de sa main,
Puis vne belle rose blanche,
Puis vne marguerite franche,
Puis du mastic, puis du muguet
Afin d'en faire vn beau bouquet.
Amour tandis en embuscade,
Dedans vne rose muscade,
Secret, s'estoit venu cacher,
Pour sus elle vn traict descocher.
La rendant d'vne ardeur nouuelle,
Autant amoureuse que belle.
Mais elle soubdain la cueillant,
Et d'vn fil gris l'entortillant,
Auec ses autres fleurs, fit vaine
De l'Archer l'emprise & la peine :
Si bien qu'ataint de ses beaux yeux,
Il cuyda reuoler aux Cieux.
Mais il ne sceut rauoir vne æsle,
Que ma tendrelette Pucelle

Auoit estrainct, en agensant
Son petit bouquet verdissant.
De sorte que remply de craincte,
Craignant soymesme son ateincte,
Et s'allegeant d'vn doulx souspir,
Il fut contrainct se retapir.
Depuis elle mit soubz la toile
Ainçois soubz ce bienheureux voile
Qui couure son teton iumeau,
Son bouquet mignonnement beau.
Et deslors le Dieu d'Idalie
Vit sa poictrine bien polie,
Qui s'enfloit de chasque costé
D'vn tertre de laict caillotté :
Si bien qu'il desdaigna deslheure
Les plus beaux lieux de sa demeure,
Pour demeurer sur le milieu
Du paradis de ce beau lieu.
Voilà comment Amour habite
Dans le sein de ma Marguerite,
Mille traictz à ceulx descochant
Qui s'en vont trop près aprochant.

A REMY BELLEAV.

APRÈS *auoir trassé mon liure,*
Pour plus long temps le faire viure,
Et croistre son honneur fatal,
I'en fais present à mon Paschal :

Par ce qu'oultre la congnoiſſance
Qu'il a de chaſcune ſcience,
Ie ſçay tresbien qu'il m'aime mieux
Que la lumiere de ſes yeux.
Auſſi quand ie finiʒ mon liure
Pour plus long temps le faire viure,
Et croiſtre ſon honneur plus beau,
Ie le finiʒ par mon Belleau :
Par ce qu'oultre la ſaincte flame
D'Apollon, qui bruſle ſon ame,
Ie ſçay tresbien qu'il m'aime mieux
Que l'vn & l'autre de ſes yeux.
Oyeʒ donc, couple bien eſlüe,
Voſtre Magni qui vous ſalüe,
Par l'vn ſon liuret commençant,
Et par l'autre le finiſſant :
Et deſormais parmy la France
Armeʒ vous contre l'ignorance
Si vous la voyeʒ eſlancer
Pour mon liurelet offencer.
En ce pendant ie me retire
De plus fredonner ſur la lyre
Tant & tant d'amoureux esbatʒ,
Tant d'amorces & tant d'appaſtʒ,
Enflammé de tenter vn œuure
Qui mieux à la France dequeuure
Ce que peult la grace & la voix
D'vn nourriſſon du Quercinois.
Adieu donc, ma lyre dorée,
Adieu, ma lyre enamourée,

Adieu mignardeletz esbatz,
Adieu mignardeletz apastz,
Adieu baisers, adieu bouchette,
Adieu Nectar, adieu Nymfette,
Vous m'auez trop & trop long tems
Enchanté de voz passetems.

FIN.

P. DE RONSARD

A Oliuier de Magni.

QV'on me dreſſe vn autel, que nomper on m'ameine
Trois porcs, & trois agneaux friſez de noire leine,
Qu'on me tire du vin pour verſer dans le feu :
Ie veulx faire auiourdhui publiquement vn vœu
Deuant toute la France, & deuot, me contreindre
Par vn ſerment promis, iamais de ne l'enfreindre.
Car ainſi que le poeil de cette noire beſte
Craquette dans le feu, ainſi ma chere teſte
Y puiſſe craquetter, ſi iamais enuers toy
Conſtant en mon contrat ie te manque de foy.
Or'te ſerrant les mains, par les Dieux ie te iure
De n'endurer iamais qu'vn ſot te face iniure
Sans te vanger, ainſi que tu m'as reuangé
Du ſot iniurieux qui m'auoit outragé.
Donque, mon cher Magni, que nul ne ſe hazarde
D'offencer ton renom, car i'en ay pris la garde,
Qui peux montrer à ceux qui s'en voudroyent moquer
De quel aſpre aiguillon ma Muſe ſçait piquer.
Tandis par cent trauaux pourſuy ton entrepriſe,
» Les Dieux ont la ſueür deuant la Vertu miſe,
» Et fault beaucoup grimper ains qu'ateindre au ſommet
» Du roc, où la Vertu de ſon temple promet

» *Apres dix mile ennuis, vne gloire eternelle*
» *A ceux, qui comme toy ſeront amoureux d'elle,*
Et qui dedaigneront d'vn courage hautain
Ces matins enuieux qui veulent mordre en vain.

FIN.

IÄMBES CONTRE VN MESDISANT DE RONSARD.

AVANT, auant vers furieux,
Fouldroyon l'homme iniurieux,
Qui de ſa bauarde ignorance
Veult honnir l'honneur de la France,
Aboyant d'vn goſier felon
Vn des plus cheriz d'Apollon.
Ourdiſſon vne corde telle
Que celle d'Archiloc, ou celle
Qu'Hipponax, ireux, retordit
Afin que Bubal ſe pendit.
Et vous infernales Furies,
Si iamais voz forceneries
Donnerent tourment eternel
A quelque paſſe criminel,
C'eſt à ce coup, Sœurs Eumenides,
Vengereſſes des Pegaſides,
C'eſt, Eumenides, auiourd'huy
Qu'il le fault donner à ceſtuy:
Rebrouillant de voſtre tempeſte
Le cerueau de ſa fole teſte:
Et l'empliſſant en ſa fureur
De voſtre plus hideuſe horreur,
Pour le moins d'vne telle rage,
Tempeſtant ſi fort ſon courage,

Qu'il ſemble vn Adraſte nouueau,
Ou quelque autre Aiax porte-fleau,
Le meurtrier de ſa mere Oreſte,
Athamas, Rolland, ou Thyeſte :
Ou ce bel enfant furieux
Aimé de la mere des Dieux.
Là donques, race furieuſe,
Geiſnez ſon ame vicieuſe :
Et l'vne de vous ſur ſon ſein
Acharne vn lezart inhumain,
Et l'autre de rouges tenailles
Bourrelle ſes ordes entrailles,
Puis toutes trois vous aſſemblez,
Et de cent tourmens redoublez,
Faictes luy reſſentir en l'ame
Le guerdon de ſon meſchant blaſme.
Couurez luy ſes cheueulx pendans
De mile ſerpenteaux mordans :
Puis ayans tords d'vn poulce horrible
Les cordons d'vn foüet terrible,
Grauez ſon crime ſur ſon dos,
Froiſſez luy malement ſes os,
Et de cent ſinglades cruelles
Detranchez le iuſqu'aux moüelles :
Faictes qu'il ait touſiours en vain
D'Eryſicthon l'ardante faim.
Et le paiſſez damnant ſa vie
Des metz venimeux de l'Enuie :
Puis touſiours ſa peine agrauant,
Des eaux de Galle l'abreuuant,

Et luy donnant les chiens pour guyde,
Qui deſſirerent Euripide,
Tortillé de mille liens
Sur les ſommetz Caucaſiens :
Chaſſez-le, & faictes qu'il y ſente
Sa peine touſiours renaiſſante,
Et peſle meſle ſon malheur
Croiſſe à l'enuy de ſa douleur.
Car c'eſt le tourment que merite
Vne ame des dieux ſi mauldicte :
Si mauldicte, dis-ie, des Dieux,
Et de la nature, & des cieux,
Tachant miſerable, d'offendre
Le renom de noſtre Terpandre,
De ce Ronſard, qui de ſes vers
Dore noſtre age & l'vniuers :
Et ſouiller d'vne voix honnie
Les vertuz de mon Lomenie,
En qui le vray portraict ie voy
Du vray Secretaire d'vn Roy,
Et ſoubz qui l'heureuſe nature
M'a faict prendre ma nourriture.
C'eſt pourquoy d'vn vers furieux
Ie fouldroye l'iniurieux,
Qui de ſa bauarde ignorance
Veult honnir l'honneur de la France :
Aboyant d'vn gozier felon
Vn des plus cheriz d'Apollon.

FIN DES IÄMBES.



TABLE




S. IOANNES.
IN PRIN CIPIO
ERAT VER BUM
AL
M

LES

GAYETEZ

D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



PARIS,

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

47, paſſage Choiſeul, 47.

M. D. CCC. LXXI.

BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

EN VENTE

POGGE. — Les Contes, 1 vol. (*Épuifé.*)

FERRY JULYOT. — Les Élégies de la belle fille lamentant fa virginité perdue, 1 vol. (*Épuifé.*)

MOLIÈRE. — Poéfies diverfes, 1 vol. . . . 5 fr. »

TAHUREAU. — Dialogues, 1 vol. . . . . 7 » 50

SOUS PRESSE

OLIVIER DE MAGNY. — Les Soufpirs.
— — Les Odes.
— — Les Amours.

GUILLAUME BOUCHET. — Serées.

LES COMPTES DU MONDE ADVENTUREUX.

EN PRÉPARATION

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

CHOLIÈRES. — Matinées.

BONAVENTURE DES PÉRIERS. — Contes & joyeux devis.

NOEL DU FAIL. — Contes d'Eutrapel.

GABRIEL CHAPPUYS. — Facétieufes journées.

MELLIN DE SAINT-GELAIS. — Poéfies.

